



ANDRÉ CHÉNIER

LOUIS-MICHARD  
ÉDITEUR  
166, BUSTGERMAIN, PARIS











# ANDRÉ CHÉNIER

PRIX :

1 franc.

LOUIS MICHAUD  
ÉDITEUR



ANDRÉ CHÉNIER









André CHÉNIER  
(d'après le portrait fait par Suvée à Saint-Lazare)

---

---

# André Chénier

---

---

BUCOLIQUES. — ÉLÉGIES. — POÈMES.

— HYMNES. — ODES. — IAMBES.

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

*Avec deux portraits de CHÉNIER et un dessin*



LOUIS - MICHAUD

EDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS







André CHÉNIER  
(d'après le médaillon de David d'Angers)

## SUR ANDRÉ CHÉNIER

---

---

.....L'artiste eut ce jour-là une étrange vision :

Fendant la populace hurlante une charrette avançait lentement ; elle était pleine d'hommes jeunes et vieux, pâles, silencieux et dignes. Bientôt, on arriva sur une grande place envahie par la foule ; au milieu se dressait un appareil sinistre : l'échafaud... Un à un, les condamnés montèrent le fatal escalier. Le second qui vint était un homme de taille moyenne, trapu, les épaules larges, la tête démesurément forte. Il n'était pas beau, mais de toute sa personne, de ses lèvres au sourire désabusé, et de son regard inspiré se dégageait un charme particulier. Il avait les cheveux et les sourcils noirs, ses yeux étaient d'un bleu éteint presque gris. C'est avec résignation qu'il s'abandonna aux mains des bourreaux. Et le terrible couperet s'abattit sur ce cou de trente ans..... Soudain, ô prodige ! une forme blanche apparut au pied de la guillotine. Ce que c'était ? on ne le distinguait pas.

*Pourtant, petit à petit, un contour se précisa et l'on vit le corps adorable d'une vierge, belle comme une jeune déesse de la Grèce. Les battements précipités de son cœur agitaient son sein, sous sa paupière une larme se devinait. Doucement, avec précaution, comme l'on fait sur le berceau d'un enfant qui sommeille, elle se pencha vers le hideux panier où gisaient les têtes coupées. De ses mains, de ses mains petites et qui se faisaient pieusement légères, elle prit la tête aux cheveux noirs..... Puis, s'asseyant à terre, et ramenant sa longue chevelure sur sa poitrine, elle y déposa la chère tête qu'elle baisa sur le front cependant qu'elle disait dans un souffle : « Dors tranquille, ô poète, ta muse veillera sur ta mémoire!... » (1). Et, brusquement, la vision disparut. — Alors, se levant du sofa sur lequel il était étendu, l'artiste prend de la glaise, la pétrit, esquisse une forme ; sous ses doigts habiles la matière s'anime ; à chaque coup de pouce c'est sa pensée qui se réalise, son rêve qui prend forme et qui revit dans toute son idéale inspiration poétique ! (2).*

\* \* \*

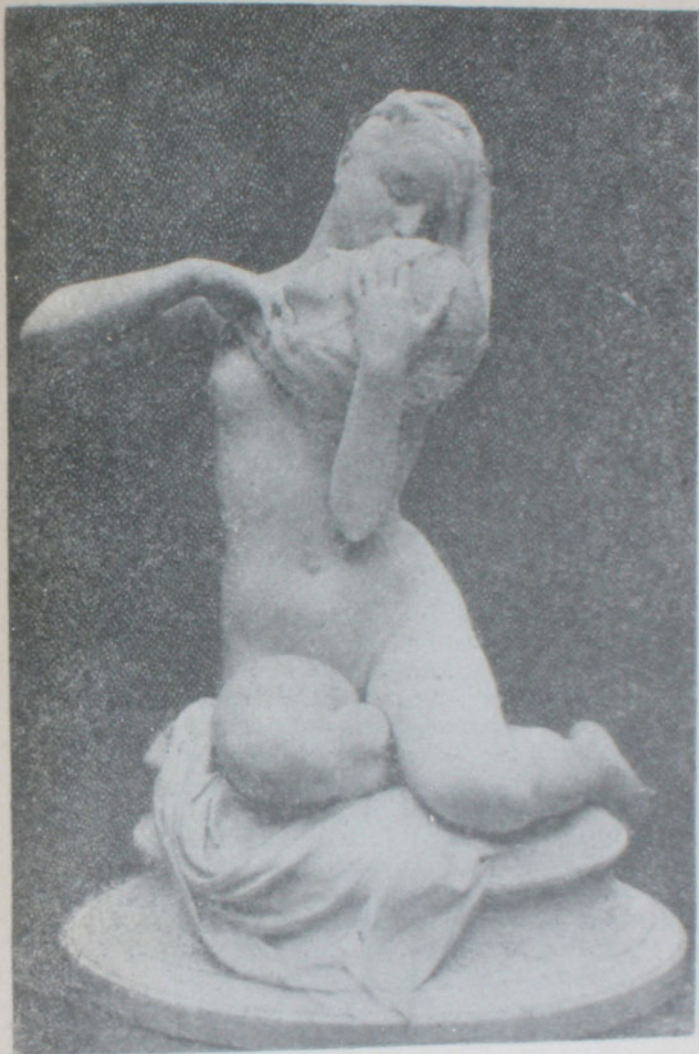
*Lorsqu'André Chénier vint au monde, le 30 octobre 1762, son père exerçait les fonctions de consul général de France à Constantinople. Sa mère était une Grecque de grande beauté et de haute intelligence, elle adorait les arts et les lettres (3). — Il semble bien qu'André ait tenu d'elle ses dons de poésie, alors qu'il prit à son père ses plus fortes vertus civiques.*

*En 1765, la famille Chénier quitta Constantinople et vint se fixer à Paris. André ne devait jamais revoir sa patrie ni la Grèce qu'il allait tant chanter. — Il fit ses*

(1) André Chénier fut exécuté, sur la place de la Barrière de Vincennes, le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), à six heures du soir. Son ami le poète Roucher, l'auteur des *Mois*, qui était dans la même charrette que lui, monta le premier sur l'échafaud, Chénier le suivit.

(2) Voir page III la reproduction de la *Muse d'André Chénier*, par Denys Puech, un des plus purs chefs-d'œuvre de la statuaire moderne.

(3) Elle s'appelait Elisabeth Santi-L'Homaka; une de ses sœurs épousa M. Aron, député du commerce de Marseille, leur fille fut la mère de M. Thiers.



*à L. Musée d'Art et d'Histoire de la Ville de Paris.  
(Musée du Luxembourg)*



études au collège de Navarre. C'est là qu'il connut les deux frères Trudaine qui montèrent sur l'échafaud le lendemain du jour où le poète y était monté lui-même. Là aussi, il se lia d'amitié avec les trois de Pange auxquels il a dédié quelques-unes de ses plus belles élégies.

André Chénier fut un bon élève ; il obtint même, en 1778, le premier prix de discours français. D'ailleurs, toutes ses préférences allaient à la littérature. Dès seize ans, il s'essayait à rimer. Déjà, ses grands modèles étaient les poètes Grecs et Latins ; il lisait beaucoup aussi Lebrun dont les œuvres, il l'a proclamé, lui paraissaient sublimes. — Evidemment, il exagérait !... Quoi qu'il en soit, l'influence de Lebrun sur le génie naissant de Chénier est incontestable. Ce n'est pas un mince honneur pour l'auteur des Odes Républicaines.

Arrivé à vingt ans, le jeune homme dut choisir une carrière. Avait-il des préférences, des aptitudes particulières ?... Tout ce que nous savons c'est qu'il alla à Strasbourg rejoindre le régiment d'Angoumois auquel son père l'attacha comme cadet-gentilhomme. Une subite attaque de gravelle dont il se ressentit toujours, le força à quitter l'armée au bout de six mois. Il revint à Paris. De cette époque à sa lamentable fin, sa vie se passa dans l'étude, dans la politique et plus encore dans les plaisirs. A l'instar de la jeunesse titrée — à laquelle il appartenait d'ailleurs ! — il fréquentait beaucoup le monde de la galanterie et il y avait des succès. Plutôt laid, mais à la fois rempli de charmes, les femmes ne lui étaient pas cruelles. Et, ici, il ne faut pas seulement entendre « les filles » ! Il n'eut pas que des amours faciles. Sans parler de la Camille, de ses vers et de sa « belle insulaire », sa Fanny qui lui inspira une très pure passion, était une femme fort distinguée (1).

Ce fut en 1787 qu'il passa en Angleterre à la suite de M. de La Luzerne, notre ambassadeur qui se l'était attaché comme secrétaire particulier. — Notons aussi un long voyage qu'il fit, en 1783, c'est-à-dire peu après son retour

(1) Elle s'appelait M<sup>lle</sup> Laurent Lecoulteux.



du régiment, avec les frères Trudaine. Ils visitèrent l'Italie et la Suisse.

A Londres, encore qu'il ait fait de quelques apparitions en France, Chénier s'ennuya. Les événements politiques qui se déroulaient à Paris le passionnaient, aussi abandonna-t-il définitivement son poste au printemps de 1790. Il avait hâte de suivre l'exemple de ses amis qui s'étaient jetés dans la mêlée.

En politique, Chénier était un libéral. Il avait applaudi à la Révolution mais, comme à Lafayette et à Béranger, quarante ans plus tard, la royauté constitutionnelle lui paraissait être la « meilleure des républiques ». A ses yeux, l'ordre était une garantie de liberté. Les républicains lui faisaient peur. Aussi prit-il presque ouvertement posture contre eux dans sa brochure : *Réflexions sur l'esprit de parti*, parue en 1791.

Lors des élections de l'Assemblée Nationale, contrairement à ce qu'on a dit, il ne fut point candidat. Son rôle se borna à soutenir les modérés. Il s'était fait inscrire au club de Feuillants, où il avait retrouvé ses amis de Pange, Trudaine et Barnave et Lacretelle, et Lanjuinais.....

Cette fois la lutte était ouverte ; il la soutint par la parole et par la plume et son talent d'orateur n'était pas au-dessous de son talent d'écrivain. Durant huit mois, il fit une campagne aussi courageuse que clairvoyante contre les Jacobins qu'il signale comme les ennemis de la Constitution. Les réactionnaires n'échappent point non plus à ses attaques. Il a pris le Journal de Paris pour tribune et c'est sans ménagement et sans crainte, dit-il, qu'il se présente à « l'honorable inimitié des brigands à talons rouges et des brigands à piques ». Il tâchera autant qu'il sera en lui, « de venger la justice, l'humanité, l'honnêteté publique, des outrages journaliers qu'elles reçoivent de cet abominable amas de brouillons qui vivent de la liberté, comme des chenilles vivent des arbres fruitiers qu'elles tuent ». — Le plus malheureux c'est que Marie-Joseph Chénier (1) qui s'était rangé

(1) Marie-Joseph Chénier (1764-1811), poète et auteur dramatique. Entre autres choses, il a donné au théâtre un *Charles IX* et un *Tibère*. André Chénier avait trois frères et une sœur.

parmi les Jacobins, crut devoir déclarer qu'il ne partageait pas les idées d'André. Une véritable polémique s'ensuivit entre les deux frères qui, s'ils ne se brouillèrent pas entièrement, n'eurent plus néanmoins les mêmes rapports d'amitié.

Quand la Convention prit le pouvoir, Chénier sentit que la partie était perdue ; il cessa alors de batailler pour se consacrer exclusivement à l'étude. Ainsi qu'il l'a écrit lui-même : « Il est las de partager la honte de cette foule immense qui en secret abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par le silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas tant d'opprobre. Quand les tréteaux, les tavernes et les lieux de débauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée, qui sortent de la boue pour le bien de la patrie, il a, lui, une autre ambition, et il ne croit pas démériter de sa patrie en faisant dire un jour : Ce pays, qui produisit alors tant de prodiges d'imbécillité et de bassesse, produisit aussi un petit nombre d'hommes qui ne renoncèrent ni à leur raison, ni à leur conscience ; témoins des triomphes du vice, ils restèrent amis de la vertu et ne rougirent point d'être gens de bien. Dans ces temps de violence, ils osèrent parler de justice, dans ces temps de démence, ils osèrent examiner ; dans ces temps de la plus abjecte hypocrisie, ils ne feignirent point d'être des scélérats pour acheter leur repos aux dépens de l'innocence opprimée ; ils ne cachèrent point leur haine à des bourreaux, qui, pour payer leurs amis et punir leurs ennemis, n'épargnaient rien, car il ne leur en coûtait que des crimes ; et un nommé A. C. fut des cinq ou six que ni la frénésie générale, ni l'avidité, ni la crainte, ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtres, et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes ».

Voilà quelles étaient ses pensées et son état d'âme lorsqu'il s'écarta de la mêlée politique. Il devait pourtant sortir une fois encore de sa retraite. Ce fut à l'occasion du procès du roi. Malesherbes et de Sèze ayant revendiqué l'honneur de défendre le malheureux monarque, Chénier

*n'hésita point à se joindre à eux. Il les aida à établir leur plaidoyer. Il prépara même un Appel à tous les citoyens français, destiné aux habitants des campagnes, un Projet de pétition à la Convention, pour demander l'appel au peuple, et un Projet d'une lettre de Louis XVI aux députés de la Convention. Ces divers écrits ne servirent d'ailleurs point ; ils n'ont été publiés qu'en 1819 et 1840.*

— *Après la condamnation de Louis XVI, que son frère Marie-Joseph avait votée (il était député de Seine-et-Oise)*

— *Chénier fut complètement découragé. Plein d'horreur et de dégoût, il se retira à Versailles. Là, il se remit à la poésie, — qu'il n'avait jamais entièrement délaissée — faisant de l'ordre dans ses notes, reprenant ses pièces ébauchées. Il avait conçu le projet de plusieurs poèmes considérables dont les quelques fragments que nous connaissons suffisent à nous donner une idée, assez précise quant au plan, mais incomplète pour ce qu'aurait été la réalisation définitive. Le premier était cet Hermès à la donnée si moderne, qui devait expliquer superbement « la nature des choses » grâce aux découvertes de la science. Cela aurait été un hymne panthéiste colossal, le cantique divin d'une philosophie idéalement matérialiste, si l'on ose ainsi parler ! Le second de ces poèmes aurait traité de l'Amérique, le troisième de l'Art d'aimer et le quatrième, intitulé Suzanne, se proposait de nous rendre la poésie des livres saints et leur primitive élégance. — Peu de sujets pouvaient mieux convenir à l'érudition de Chénier. Car l'érudition est, avec la forme et la préoccupation artistiques, la caractéristique dominante de sa manière. Cet étalage scientifique est tel que l'inspiration en a fort souvent les ailes coupées. Il y a, par exemple, dans les Bucoliques, une si grande consommation de noms propres et de périphrases déconcertantes, qu'à peine si l'on est capable de s'y reconnaître sans le secours d'un dictionnaire mythologique et géographique de la Grèce.*

*On a dit, Chénier est le dernier et le plus pur des classiques ; d'aucuns aiment aussi à le tenir pour un précurseur du romantisme. C'est là pour le moins, une opinion originale ! S'il suffit d'avoir de la mélancolie dans l'expression et de pratiquer l'enjambement pour être roman-*



tique, évidemment le romantisme de Chénier est un fait absolu. On pourrait il est vrai, objecter que Ronsard et son école usèrent de l'enjambement et que l'on peut être mélancolique par nature et sans avoir pour cela subi l'influence de J.-J. Rousseau; mais si l'on se permettait de pareilles objections, à quoi servirait la science des inventeurs de psychologies littéraires et des pédagogues coupeurs de cheveux en quatre?... La vérité est que Chénier, avec son culte pour l'antiquité, culte que personne n'avait eu à un si haut degré depuis la Pléiade, et qui peut s'expliquer par sa naissance et aussi l'espèce de renouveau greco-latin qui se produisit vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, — avec tous les défauts et toutes les qualités qui lui étaient personnels, fut un poète des plus classiques. Sa langue claire, simple et nette est classique, son sens de la mesure dans l'expression et dans la pensée, la pureté de sa forme, et jusqu'à son inspiration trop souvent empruntée aux anciens, tout cela est d'un classicisme indiscutable. Chez lui, comme nous l'avons déjà noté, son érudition jointe à ses préoccupations de la forme ont détruit ses plus beaux élans de sincérité et de naturel; la discipline classique infligée à sa pensée retint tout débordement de sentiment et d'imagination. « Le cœur seul est poète » a-t-il dit, entendant par là que l'amour est l'éternelle fontaine de Jouvence de la Poésie. — Eh bien, s'il n'avait pas été emmuré dans sa technique, peut-être aurait-il donné aux lettres quelque sublime chant lyrique à l'instar de Lamartine et de Musset. Car Chénier, on ne saurait trop y insister, était un homme de sentiment; il aimait ardemment la nature, ses amis et ses maîtresses. Sa Fanny lui inspira une véritable passion. Mais, au lieu de laisser parler son cœur simplement, il resta, jusque dans la peinture de ses propres mouvements du cœur, l'esclave de ses théories. Et, si l'on ne craignait pas d'être trop audacieux, on écrirait que Chénier a été davantage un grand artiste qu'un grand poète, — encore qu'en l'espèce, on ne puisse guère séparer ces deux termes.

D'autre part, il ne faut pas oublier qu'André Chénier est mort à trente et un ans sans avoir pu terminer les œuvres qu'il avait entreprises. Entre ses premiers et ses

*derniers vers, il y avait déjà bien de la différence ; quelle aurait été son évolution ? quelle pente aurait suivi son génie ?*

*Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,  
Et comme le soleil, de saison en saison,  
Je veux achever mon année.*

*Hélas ! à peine si sa moisson était commencée, quand sa vie fut fauchée.*

*André Chénier tout à son amour pour Fanny et à ses travaux, vivait à Versailles dont Marie-Joseph Chénier était le représentant à la Convention. Sous la protection de son frère il ne craignait trop rien des Robespierre, des Collot d'Herbois et autres Jacobins de même calibre qui n'avaient point dû cependant perdre le souvenir de ses virulentes attaques du Journal de Paris. — La haine à la mémoire longue ! — Mais le malheur jouait contre lui, il devait perdre. Un jour qu'il était chez des amis, à Passy, un agent du comité de sûreté générale se présenta porteur d'un mandat d'arrestation visant la maîtresse de la maison. Ne trouvant pas la personne qu'il cherchait, — on avait eu le temps de la faire échapper, — l'agent s'avisa soudain d'arrêter son père et son mari ; il n'eut garde non plus d'oublier Chénier. Les choses ne traînèrent pas : après un procès-verbal sommaire, le lendemain, le poète fut écroué à la prison de Saint-Lazare où son ami Roucher et les deux Trudaine l'avaient précédé.*

*Cela se passait le 18 ventôse de l'an II, soit le 8 mars 1794.*

*Pour sauver Chénier, il n'y avait qu'un moyen : l'oubli. Or, pour le poète, cela était d'autant plus aisé de se faire oublier qu'il n'avait pas été inscrit sur le registre officiel des écrous. Il ne fallait d'ailleurs rien espérer de l'influence de Marie-Joseph ; attaqué journellement à la tribune, il était devenu l'objet de la haine particulière de Robespierre qui le tenait comme suspect de modérantisme. Durant près de six mois Chénier demeura donc à Saint-Lazare, passant le temps à corriger ses poésies. C'est dans sa prison qu'il composa, pour*



*Mlle de Coigny détenue comme lui, l'ode de la Jeune Captive, son chef-d'œuvre* (1).

On était au 7 thermidor quand brusquement le poète fut traduit devant le tribunal révolutionnaire. Le motif de cette subite mesure ? — On n'ose dire que le père de Chénier l'ait fourni, on voudrait pouvoir assurer que les démarches qu'il multiplia en faveur de son fils auprès de certains membres de la Convention, ne furent pour rien dans la précipitation du fatal dénouement — et pourtant, il semble bien que tout le mal soit venu de là. La prudence commandait de ne rien faire ; il y avait tout à espérer du temps et des événements !... Les sollicitations du père du poète ne servirent qu'à attirer l'attention des bourreaux sur une victime oubliée. — Déclaré « ennemi du peuple », convaincu d'avoir écrit « contre la liberté » et défendu « la tyrannie », il fut encore accusé d'avoir tramé un complot pour s'évader. Il ne daigna même pas se défendre, connaissant d'avance le sort qui lui était réservé. Il entendit le jugement avec calme et, quelques heures plus tard, il mourut avec résignation et courage (2).

A. S.

(1) Mademoiselle Franquetot de Coigny, née en 1769, morte en 1820, avait épousé à 15 ans le marquis de Fleury avec qui elle divorça bientôt. Arrêtée en 1791, elle connut en prison Chénier et de Montroud, un homme à bonnes fortunes, qu'elle épousa en secondes noces. Elle divorça une deuxième fois. C'était une très jolie femme et on assure qu'elle avait le cœur assez généreux pour ne pas faire un usage égoïste de ses charmes.....

(2) On a écrit qu'en se rendant à l'échafaud, Chénier se trouvant dans la même charrette que le poète Roncher, aurait prononcé ces mots en portant son doigt à son front : *Pourtant j'avais quelque chose là !* — On a dit également que les deux amis passèrent leurs derniers instants à parler de poésie et qu'ils se récitèrent des vers de l'*Andromaque* de Racine. — Tout cela appartient au pur domaine de la légende.

## BIBLIOGRAPHIE

## DES ŒUVRES D'ANDRÉ CHÉNIER

- 1791 — *Le Jeu de Paume.*
- 1792 — *Sur les Suisses du régiment de Chateaueux.* (Ces deux pièces sont les seules qui aient été publiées du vivant du poète. C'est principalement pour cette raison que nous les avons fait figurer dans le présent volume.)
- 1795 — *La Jeune Captive.*
- 1801 — *La jeune Tarentine*, « *Mercure* ».
- 1802 — Fragments de poésies, dans le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand.
- 1806 — *Le Mendiant.*
- 1819 — Première édition collective (assez peu complète d'ailleurs) des poésies. Publication faite par H. de Latouche.
- 1833 — Poésies posthumes et inédites, édition d'Henri de Latouche, 2 vol. in-8.
- 1839 — Autre édition, avec un travail critique de Sainte-Beuve.
- 1874 — Nouvelle édition des poésies considérablement augmentée, notamment par des ébauches et des fragments de pièces. Publication faite par Gabriel de Chénier, neveu du poète.
- 1840 — Œuvres en prose, publiées par Eug. Hugo et Paul Lacroix.
- 1881 — Nouvelle édition augmentée des œuvres en prose, publiée par Becq de Fouquières.

## PRINCIPAUX OUVRAGES

## SUR ANDRÉ CHÉNIER

H. DE LATOUCHE : *Notices* en tête des éditions de 1819 et de 1839. — VICTOR HUGO : *Littérature et philosophie mêlées*. t. I<sup>er</sup>, 1834, in-8. — VILLEMMAIN : *Tableau de la littérature du*

XVIII<sup>e</sup> siècle. — D. NISARD : *Histoire de la littérature française*  
— L.-G. DE CHÉNIER : *La Vérité sur la famille de Chénier*,  
1844, in-12. — ARNOULD-FRÉMY : *Revue indépendante*, 10 mai  
1844 (art. réfuté par Sainte Beuve dans *Portraits contempo-  
rains*). — SAINTE-BEUVE : *Portraits littéraires*, t. I<sup>er</sup> ; *Portraits  
contemporains*, t. II à t. V ; *Causeries du lundi*, t. V ; *Nouveaux  
lundis*, t. III. — G. PLANCHE : *Portraits littéraires*, 1849, 2 vol.  
in-12. — E. GERUZEZ : *Histoire de la littérature française pen-  
dant la Révolution*, 1859, in-18. — L. BECQ DE FOUQUIÈRES :  
*Notices et Notes des éditions de 1862 et de 1872, et des Œuvres  
en prose*, 1881, in-18 ; *Documents nouveaux*, 1875, in-18 ;  
*Lettres critiques*, 1881, in-16. — E. CARO : *La Fin du XVIII<sup>e</sup> siè-  
cle*, 1880, 2 vol. in-12. — A. FRANCE : *La Vie littéraire*, 1889-  
1890, 2 vol. in-12. — EMILE FAGUET : *Dix-huitième siècle*,  
in-18. — PAUL MORILLOT : *André Chénier*, 1894, in-8°.

---

# Poésies Choiesies

D'ANDRÉ CHÉNIER

---

---

BUCOLIQUES

## L'OARISTYS

(IMITÉE DE THÉOCRITE.)

DAPHNIS, NAÏS.

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;  
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine

DAPHNIS

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur

NAÏS

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :  
Va, respecte une vierge.



DAPHNIS.

Imprudente bergère !  
 Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois point si fière :  
 Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière  
 Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter  
 Les sons harmonieux que ma flûte respire :  
 J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;  
 Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS

Diane saura bien me les faire éviter.  
 Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère

DAPHNIS

Quoi ! tu veux fuir l'Amour ! l'Amour, à qui jamais  
 Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS

Oui, je veux le braver... Ah !... si je te suis chère...  
 Berger... retiens ta main... laisse mon voile en paix



DAPHNIS

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attraits  
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus  
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus ?

NAÏS

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;  
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :  
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS

Une femme est esclave.

DAPHNIS

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS

Une mère y recueille une beauté nouvelle :  
Des enfants adorés feront tous tes appas ;  
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;  
 Un jardin grand et riche, une maison jolie,  
 Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;  
 Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;  
 Je jure de quitter tout pour te satisfaire :  
 Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS

Mon père...

DAPHNIS

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne  
 Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :  
 Quel est ton nom ?

DAPHNIS

Daphnis, mon père est Palémon.

NAÏS

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage

DAPHNIS

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS

Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage  
 Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...  
Et ce jeune duvet...

NAÏS

Berger... au nom des dieux...

Ah !... je tremble...

DAPHNIS

Et pourquoi ? que crains-tu ? Je t'adore.

Viens.

NAÏS

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon  
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;  
Mon père le verrait.

DAPHNIS

Sur la terre étendue  
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS

Dieux ! quel est ton dessein ? tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS

Attends... si quelqu'un vient. Ah ! dieux ! j'entends du bruit

DAPHNIS

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure

NAÏS

Tu déchires mon voile !... Où me cacher ? Hélas !  
Me voilà nue ! où fuir ?

DAPHNIS

A ton amant unie,  
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie,  
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS

Oh ! non ! jamais... Pourquoi, grands dieux ! ne puis-je pas  
 te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie ?

NAÏS

Ah !... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,  
 Diane.

DAPHNIS

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS

Ah ! méchant, qu'as-tu fait ?

DAPHNIS

J'ai signé ma promesse.

NAÏS

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

## L'AVEUGLE

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,  
 O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,  
 Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,  
 Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre  
 S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,  
 Le suivaient, accourus aux abois turbulents  
 Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bélants.  
 Ils avaient, retenant leur fureur indiscreète,  
 Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;  
 Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :  
 « Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?  
 Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?



Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste  
 Pend une lyre informe, et les sons de sa voix  
 Emeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,  
 Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.  
 « Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger  
 (Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,  
 Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,  
 Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)  
 Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,  
 Les humains près de qui les flots t'ont amené  
 Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.  
 Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.  
 Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;  
 Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,  
 Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre,  
 Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger  
 Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.  
 Ne me comparez point à la troupe immortelle :  
 Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,  
 Voyez ; est-ce le front d'un habitant des cieux ?  
 Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !  
 Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,  
 C'est à celui-là seul que je suis comparable ;  
 Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,  
 Des chansons à Phébus voulu ravir le prix ;  
 Ni livré comme Œdipe, à la noire Euménide,  
 Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;  
 Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin  
 Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »  
 Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,  
 Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,  
 Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,  
 Le pain de pur froment, les olives huileuses,  
 Le fromage et l'amande, et les figes mielleuses,



Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,  
 Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,  
 Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,  
 L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.  
 Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;  
 Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !  
 Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;  
 Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.  
 Vos visages sont doux, car douce est votre voix.  
 Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !  
 Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,  
 Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;  
 Car jadis, abordant à la sainte Délos,  
 Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,  
 Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.  
 Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révévés,  
 Puisque les malheureux sont par vous honorés.  
 Le plus âgé de vous aura vu treize années :  
 A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,  
 Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,  
 Toi le plus grand de tous ; je me confie à toi.  
 Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime  
 Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime  
 Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux  
 J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,  
 Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,  
 Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;  
 Car jusques à la mort nous espérons toujours.  
 Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,  
 Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?  
 Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants ! du rossignol la voix pure et légère  
 N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;

Et les riches, grossiers, avares, insolents,  
 N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.  
 Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,  
 Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,  
 J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain  
 De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.  
 Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles  
 Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.  
 Je voulais des grands dieux implorer la bonté,  
 Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité.  
 Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable  
 Sont venus m'assaillir : et j'étais misérable,  
 Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,  
 N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?  
 Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,  
 Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,  
 D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.  
 Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,  
 Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,  
 Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux...  
 J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;  
 Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.  
 Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main  
 J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.  
 Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,  
 Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,  
 Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;  
 Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,  
 Et chérit les amis de la muse divine.  
 Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;  
 Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,  
 Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,  
 Te feront de tes maux oublier la mémoire.  
 Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,

Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,  
 Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,  
 T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?  
 Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !  
 Car sur ses bords heureux je suis déjà venu ;  
 Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :  
 Ils croissaient comme vous, mes yeux s'ouvraient encore  
 Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;  
 J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,  
 A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.  
 J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes  
 Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles ;  
 Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,  
 Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.  
 La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,  
 Sur un arbuste assise, et se console et chante.  
 Commençons par les dieux : Souverain Jupiter,  
 Soleil qui vois, entends, connais tout ; et toi, mer ;  
 Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes,  
 Salut ! Venez à moi de l'Olympe habitantes,  
 Muses ! vous savez tout, vous déesses ; et nous  
 Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages  
 Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;  
 Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,  
 Et voyageurs quittant leur chemin commencé,  
 Couraient. Il les entend, près de son jeune guide  
 L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;  
 Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,  
 Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;  
 Car en de longs détours de chansons vagabondes  
 Il enchaînait de tout les semences fécondes,  
 Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,  
 Les fleuves descendus du sein de Jupiter,

Les oracles, les arts, les cités fraternelles,  
Et depuis le chaos les amours immortelles ;  
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,  
Et le monde ébranlés d'un signe de ses yeux,  
Et les dieux partagés en une immense guerre,  
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,  
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers  
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,  
Et les héros armés, brillant dans les campagnes  
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,  
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,  
Et d'une voix humaine excitant les héros ;  
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,  
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;  
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,  
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,  
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,  
Et les mères en deuil, et les filles captives ;  
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux  
Bélants ou mugissants, les rustiques pipeaux,  
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,  
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes.  
Puis, déchainant les vents à soulever les mers,  
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.  
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,  
En foule il appelait les filles de Nérée,  
Qui bientôt, à des cris s'élevant sur les eaux,  
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux :  
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,  
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,  
Et la foule des morts ; vieillards seuls et souffrants.  
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,  
Enfants dont au berceau la vie est terminée,  
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.  
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,  
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,  
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,  
Il forgeait cette trame irrésistible et fine  
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,



Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus !  
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine  
La fière Niobé, cette mère thébaine ;  
Et quand il répétait en accents de douleurs  
De la triste Aédon l'imprudance et les pleurs,  
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,  
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire ;  
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros  
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;  
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;  
Du paisible lotos il mêlait le breuvage :  
Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés,  
Et la douce patrie et les parents aimés.  
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée  
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,  
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,  
La nuit où son ami reçut à son festin  
Le peuple monstrueux des enfants de la nue,  
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue  
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.  
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :  
« Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,  
Traître ! » Mais, avant lui, sur le centaure impi  
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,  
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.  
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,  
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.  
Sous l'effort de Nessus, la table du repas  
Roule, écrase Cymèle, Evagre, Periphas.  
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,  
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,  
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,  
Couvrait ses quatre flancs, armaît son double sein.  
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,  
Tout à coup sous l'airain d'un vase antique, immense,  
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,  
Sent de sa tête énorme éclater les débris.  
Hercule et sa massue entassent en trophée



Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée  
 Qui portait sur ses crins, de taches colorés,  
 L'héréditaire éclat des nuages dorés.  
 Mais d'un double combat Eurynome est avide,  
 Car ses pieds, agités en un cercle rapide,  
 Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;  
 Le quadrupède Hélops fuit ; l'agile Crantor  
 Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête.  
 D'un érable noueux il va fendre sa tête ;  
 Lorsque le fils d'Egée, invincible, sanglant,  
 L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,  
 Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible.  
 S'élançant, va saisir sa chevelure horrible,  
 L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effor  
 Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort  
 L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,  
 Et le bois porte au loin des hurlements de femme,  
 L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,  
 Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,  
 Déployait le tissu des saintes mélodies.  
 Les trois enfants, émus à son auguste aspect,  
 Admiraient, d'un regard de joie et de respect,  
 De sa bouche abonder les paroles divines,  
 Comme en hiver la neige aux sommets des collines.  
 Et, partout accourus, dansant sur son chemin,  
 Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,  
 Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,  
 Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;  
 Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,  
 Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;  
 Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère  
 Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

---

## LA LIBERTÉ

## UN CHEVRIER, UN BERGER.

## LE CHEVRIER

Berger, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux  
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

## LE BERGER

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre ;  
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

## LE CHEVRIER

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,  
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi !

## LE BERGER

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie ;  
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;  
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,  
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

## LE CHEVRIER

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;  
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;  
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,  
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.  
Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile  
N'y donne au rossignol un balsamique asile.  
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,  
Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.  
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées  
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

## LE BERGER

Que m'importe ? Est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?  
Je suis esclave.

## LE CHEVRIER

Au moins un rustique pipeau  
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?  
Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage.

Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,  
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

## LE BERGER

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,  
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres :  
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;  
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.  
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :  
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,  
Et de vos rossignols les soupirs caressants.  
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;  
Je suis esclave.

## LE CHEVRIER

Hélas ! que je te trouve à plaindre !  
Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre  
De servir, de plier sous une injuste loi,  
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.  
Protège-moi toujours, ô Liberté chérie !  
O mère des vertus, mère de la patrie !

## LE BERGER

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.  
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :  
Ton prétendu bonheur et m'afflige, et me brave ;  
Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

## LE CHEVRIER

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.  
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?  
Il est des baumes doux, des lustrations pures  
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,  
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

## LE BERGER

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs :  
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.  
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;  
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet  
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

## LE CHEVRIER

La terre, notre mère, et sa douce richesse  
 Sont-elles sans pouvoir pour bannir ta tristesse ?  
 Vois la belle campagne ! et vois l'été vermeil,  
 Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,  
 Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,  
 Varier du printemps l'uniforme verdure ;  
 Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,  
 Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;  
 Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare  
 Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.  
 Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,  
 De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,  
 Du joyeux moissonneur attendent la faucille.  
 D'agrestes déités quelle noble famille !  
 La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins  
 Les épis sur le front, les épis dans les mains,  
 Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,  
 Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

## LE BERGER

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;  
 Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.  
 Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,  
 Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;  
 Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain  
 Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.  
 Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,  
 Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière  
 Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,  
 Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

## LE CHEVRIER

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,  
 N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?  
 N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?  
 Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;  
 Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bélante  
 Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante  
 Vers leur mère en criant je les vois accourir,  
 Je bondis avec eux de joie et de plaisir.



## LE BERGER

Ils sont à toi : mais moi, j'eus une autre fortune ;  
 Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.  
 Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,  
 Un maître soupçonneux nous attend au retour.  
 Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;  
 Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;  
 En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois  
 En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,  
 C'est ma faute ; il fallait braver ses dents avides.  
 Je dois rendre les loups innocents et timides.  
 Et puis, menaces, cris, injure, emportements,  
 Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

## LE CHEVRIER

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :  
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?  
 Autour de leurs autels, parés de nos festons,  
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,  
 Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,  
 Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

## LE BERGER

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,  
 Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.  
 Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?  
 Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :  
 Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;  
 Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

## LE CHEVRIER

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême  
 Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime ?  
 L'autre jour, à le mienne, en ce bois fortuné,  
 Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.  
 Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !...  
 Sa voix prit un accent !... Je crois toujours l'entendra.

## LE BERGER

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?  
 Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?  
 Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,

Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.  
 Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus  
 N'en pas redemander plus que je n'en reçus.  
 O juste Némésis ! si jamais je puis être  
 Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,  
 Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,  
 Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi !

## LE CHEVRIER

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,  
 Dieux ! de mes serviturs la cohorte fidèle  
 Me trouvera toujours humain, compatissant,  
 A leurs justes désirs facile et complaisant,  
 Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,  
 Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

## LE BERGER

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux  
 Qui me donna le jour pour être malheureux ;  
 Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;  
 Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;  
 Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil  
 Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

## LE CHEVRIER

Berger infortuné ! ta plaintive détresse  
 De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.  
 Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux  
 Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux.  
 Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.  
 Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne  
 De ta triste mémoire effacer tes malheurs  
 Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

## LE BERGER

Oui, donne et sois maudit ; car si j'étais plus sage,  
 Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ;  
 De mon despote avare ils choqueront les yeux.  
 Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;  
 Il dira que chez lui j'ai volé le salaire  
 Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;  
 Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,  
 C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

## LE JEUNE MALADE

« Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,  
 Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,  
 Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,  
 Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant !  
 Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,  
 Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,  
 Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;  
 Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,  
 Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante  
 Qui dévore la fleur de sa vie innocente.  
 Apollon, si jamais, échappé du tombeau,  
 Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,  
 Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue  
 De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue ;  
 Et, chaque été nouveau, d'un taureau mugissant  
 La hache à ton autel fera couler le sang.

Eh bien ! mon fils, es-tu toujours impitoyable ?  
 Ton funeste silence est-il inexorable ?  
 Mon fils, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,  
 Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?  
 Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?  
 Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?  
 C'est toi qui me devais ces soins religieux,  
 Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.  
 Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?  
 Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.  
 Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis.

— Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils  
 Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.  
 Je te perds. Une plaie ardente, envenimée  
 Me ronge ; avec effort je respire, et je crois  
 Chaque fois respirer pour la dernière fois.  
 Je ne parlerai pas. Adieu ; ce lit me blesse.



Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;  
 Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.  
 Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage  
 Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.  
 La mauve, le dictame ont, avec les pavots,  
 Mêlé leurs sucS puissants qui donnent le repos :  
 Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,  
 Une Thessalienne a composé des charmes.  
 Ton corps débile a vu trois retours du soleil  
 Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.  
 Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;  
 C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère  
 Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,  
 T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;  
 Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;  
 Qui chantait, et souvent te forçait à sourire  
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,  
 De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.  
 Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,  
 Par qui cette mamelle était jadis pressée,  
 Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,  
 Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Erymanthe ! ô vallons ! ô bocage  
 O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,  
 Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein  
 Agitais les replis de leur robe de lin !  
 De légères beautés troupe agile et dansante...  
 Tu sais, tu sais, ma mère ? aux bords de l'Erymanthe.  
 Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...  
 O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !  
 Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,  
 Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.  
 Dieux ! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus  
 Si blancs, si délicats ! je ne les verrai plus !  
 Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Erymanthe ;  
 Que je la voie encor, cette vierge charmante !  
 Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots



S'élever de ce toit au bord de cet enclos...

Assise à tes côtés, ses discours ; sa tendresse,

Sa voix, trop heureux père ! enchante ta vieillesse.

Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts,

Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,

Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,

S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.

Oh ! que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau ;

Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?

Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,

Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles !

— Ah ! mon fils, c'est l'amour ! c'est l'amour insensé  
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?

Ah ! mon malheureux fils ! Oui, faibles que nous sommes,

C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.

S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur

Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.

Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe charmante

Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Erymanthe ?

N'es-tu pas riche et beau ? du moins quand la douleur

N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur ?

Parle. Est-ce cette Eglé, fille du roi des ondes,

Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes ?

Ou ne serait-ce point cette fière beauté

Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,

Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses ?

Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,

Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?

Cette belle Daphné ?... — Dieux, ma mère, tais-toi.

Tais-toi. Dieux ! qu'as-tu dit ? Elle est fière, inflexible ;

Comme les immortels, elle est belle et terrible !

Mille amants l'ont aimée ; ils l'ont aimée en vain.

Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.

Non, garde que jamais elle soit informée...

Mais, ô mort ! ô tourment ! ô mère bien-aimée !

Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.

Ecoute ma prière et viens à mon secours.

Je meurs ; va la trouver : que tes traits, que ton âge,

De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.

Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux

Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces nameaux ;  
 Prends la coupe d'onix à Corinthe ravie ;  
 Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie ;  
 Jette tout à ses pieds ; apprends-lui qui je suis ;  
 Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.  
 Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse ;  
 Adjure cieus et mers, dieu, temple, autel, déesse ;  
 Pars ; et si tu reviens sans les avoir fléchis,  
 Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils ; va, la belle espérance  
 Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,  
 Elle couvre ce front, terni par les douleurs,  
 De baisers maternels entremêlés de pleurs.  
 Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,  
 Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.  
 Elle arrive ; et bientôt revenant sur ses pas,  
 Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,  
 Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche :  
 Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.  
 La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,  
 Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé  
 Tremble ; sous ses tapis il veut cacher sa tête.  
 « Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,  
 Dit-elle ; que fais-tu ? pourquoi veux-tu mourir ?  
 Tu souffres. On me dit que je peux te guérir ;  
 Vis, et formons ensemble une seule famille :  
 Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

---

## LE MENDIANT

C'était quand le printemps a reverdi les prés.  
 La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,  
 Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée.

.....

.....

Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis ;  
 Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,  
 Entouraient de Lycus le fertile domaine.

. . . . . Soudain, à l'autre bord,  
 Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort  
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :  
 Il remuait à peine une lèvre glacée ;  
 Des hommes et des dieux implorait le secours  
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.  
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;  
 Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,  
 A ce spectre hideux sorti du fond du bois,  
 Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.  
 Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie  
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,  
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim  
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,  
 C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,  
 Nymphes, souvent les vœux des malheureux humains  
 Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.  
 Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne  
 Qui te nomme sa fille et te destine au trône,  
 Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois  
 Venge les opprimés sur la tête des rois.  
 Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,  
 Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;  
 L'étranger suppliant vient de la part des dieux. »  
 Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,  
 . . . . . et d'une voix encore

Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore.  
 Ce soir, lorsque la nuit couvrira l'horizon,  
 Passe le pont mobile, entre dans la maison ;  
 J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans défiance  
 Pour la dixième fois célébrant ma naissance,  
 Mon père doit donner une fête aujourd'hui.  
 Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui  
 C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre.



Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »  
 Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant,  
 S'enfuit ; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,  
 Fixait de ses yeux creux l'attention avide.  
 Elle rentre, cherchant dans le palais splendide  
 L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans  
 Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.

Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;  
 Maintenant sous des lois de vigilance austère,  
 Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,  
 Rangent des serviteurs le cortège nombreux.  
 L'enfant la voit de loin dans le fond du portique,  
 Court, et posant ses mains sur ce visage antique.

« Indulgente nourrice, écoute ; il faut de toi  
 Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi  
 Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,  
 Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...  
 Ne me décelez point. De mon père, aujourd'hui,  
 J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.  
 Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !  
 Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,  
 Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;  
 Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.  
 Ta mère, mon élève (inestimable perte !),  
 Aimait à soulager les faibles abattus ;  
 Tu lui ressembleras autant par tes vertus  
 Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves.

Mais cependant la nuit assemble les convives :  
 En habits somptueux d'essences parfumées,  
 Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or semés,  
 Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;  
 Le toit s'égayé et rit de mille odeurs divines.  
 La table au loin circule, et d'apprêts savoureux  
 Se charge. L'encens vole en longs flo's vaporeux ;  
 Sur leurs bases d'argent, des formes animées



Elèvent dans leurs mains des torches enflammées ;  
 Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux  
 En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,  
 Partout sur les buffets, sur la table étincellent ;  
 Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent  
 Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.  
 On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ;  
 Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,  
 Est admise. La rose a couronné sa tête.  
 Mais, pour que la décence impose un juste frein,  
 Lui-même est par eux tous élu roi du festin.  
 Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,  
 Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre  
 Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.  
 La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;  
 Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;  
 Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les dieux et le temps  
 N'osent jamais troubler tes destins éclatants.  
 Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille  
 Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.  
 A ton riche banquet un peuple convié  
 T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.  
 Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,  
 Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.  
 Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :  
 Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.  
 Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente  
 Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...  
 Je fus riche autrefois : mon banquet opulent  
 N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.  
 Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,  
 La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,  
 Par qui l'homme, souvent importun, odieux,  
 Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Etranger, tu dis vrai, le hasard téméraire  
 Des bons ou des méchants fait le destin prospère.  
 Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer

Le public ennemi, le riche au cœur de fer,  
 Enfant de Némésis, dont le dédain barbare  
 Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.  
 Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.  
 Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.  
 Respecter l'indigence est un devoir suprême.  
 Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)  
 Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,  
 Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.  
 Lycus court au vieillard, tend la main, le relève :  
 « Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux  
 Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !  
 Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;  
 Mais cesse avec ta main de cacher ton visage  
 Souvent marchent ensemble Indigence et Vertu ;  
 Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,  
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.  
 Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,  
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,  
 Tu peux, ici dans l'ombre, attendre le soleil.  
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,  
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.  
 Car tout mortel errant nourrit un long amour  
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.  
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille  
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.  
 Salut ! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :  
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.  
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,  
 Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place après que l'indigent  
 S'est assis. Sur ses mains dans l'aiguière d'argent  
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.  
 Une table de cèdre, où l'éponge est passée,  
 S'approche, et vient offrir à son avide main  
 Et les fumantes chairs sur les disques d'airain,  
 Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses

« Mange et bois, dit Lycus ; oublions les souffrances  
 Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

.....

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,  
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :  
 « Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer  
 L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »  
 Le vin de main en main va coulant à la ronde ;  
 Lycus lui-même emplit une coupe profonde,  
 L'envoie à l'étranger. « Salut, mon hôte, bois.  
 De ta ville bientôt tu reverras les toits,  
 Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »  
 Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase  
 Se lève ; sur eux tous il invoque les dieux.  
 On boit ; il se rassied. Et jusque sur ses yeux  
 Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,  
 De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits  
 De l'importun besoin j'ai calmé les abois,  
 Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?  
 Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.  
 Mais écoute : le vin, par toi-même versé,  
 M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,  
 Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.  
 Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;  
 Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur  
 Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.  
 Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,  
 Déchiré de buissons ou d'insectes avides,  
 D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,  
 Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,  
 Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;  
 Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.  
 La force et le travail, que je n'ai point perdus,  
 Par un peu de repos me vont être rendus.  
 Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.  
 Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,  
 Ou sous les feux du jour, courbé vers le sillon



Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.  
 Je puis même, tournant la meule nourricière,  
 Broyer le pur froment en farine légère.  
 Je puis, la serpe en main, planter et diriger  
 Et le cep et la treille, espoir de ton verger.  
 Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,  
 Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée  
 Viendra remplir ta grange en la belle saison ;  
 Afin que nul mortel ne dise en ta maison  
 Me regardant d'un œil insultant et colère :  
 O vorace étranger ! qu'on nourrit à rien faire !

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi  
 N'oserait élever sa langue contre toi.  
 Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,  
 Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.  
 — L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.  
 L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer  
 — Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :  
 Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.  
 Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,  
 Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.  
 Mais quoi ! la confiante et paisible richesse  
 Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort ;  
 En espérant toujours il arrive à la mort.  
 Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,  
 Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.  
 Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,  
 Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.  
 Toutefois ta richesse accueille mes misères ;  
 Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,  
 Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,  
 D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,  
 S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus ! que ta vie  
 Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.  
 — Je te le dis encore, espérons, étranger.  
 Que mon exemple au moins serve à t'encourager.  
 Des changements du sort j'ai fait l'expérience.



Toujours un même éclat n'a point à l'indigence  
 Fait du riche Lycus envier le destin :  
 J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.  
 Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,  
 Offrit à mon travail de justes récompenses.  
 « Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;  
 Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »  
 Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père ;  
 Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.  
 A tous les malheureux je rendrai désormais  
 Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.  
 Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage  
 Vous n'avez point ici d'autre visible image ;  
 Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains  
 Pour vous représenter aux regards des humains.  
 Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,  
 Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;  
 Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,  
 Fassent une couronne à chacun de ses jours ;  
 Et quand une mort douce et d'amis entourée  
 Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,  
 Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui  
 A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable  
 Ne prend point les avis de l'homme secourable.  
 Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,  
 Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.  
 Cléotas est perdu ; son injuste patrie  
 L'a privé de ses biens, elle a proscrit sa vie.  
 De ses concitoyens dès longtemps envié,  
 De ses nombreux amis en un jour oublié.  
 Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,  
 Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate  
 Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,  
 Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,  
 Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages  
 Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages ;  
 Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,  
 Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.

Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire  
 Gardant, pour son malheur, pénible mémoire,  
 Sous les feux du midi, sous le froid des hivers.  
 Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,  
 Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,  
 Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,  
 Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,  
 Et sans que nul mortel attendri sur ses maux  
 D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ;  
 Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,  
 Des corbeaux et des loups les tristes hurlements  
 Répondant seuls la nuit à ses gémissements ;  
 N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,  
 D'autres consolateurs que ses larmes amères,  
 Il se traîne ; et souvent sur la pierre il s'endort  
 A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

Que m'as-tu dit ? La foudre a tombé sur ma tête,  
 Dieux ! ah ! grands dieux ! partons. Plus de jeux, plus de fête ;  
 Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs ;  
 Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.  
 Ah ! dieux ! quand dans le vin, les festins, l'abondance  
 Enivré des vapeurs d'une folle opulence,  
 Celui qui lui doit tout, chante et s'oublie et rit,  
 Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit.

Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime  
 Parle : était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?  
 En quel lieux était-il ? où portait-il ses pas ?  
 Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas ?  
 Parle : était-ce bien lui ? parle, parle, te dis-je ;  
 Où l'as-tu vu ? — Mon hôte, à regret je t'afflige,  
 C'était lui, je l'ai vu . . . . .

. . . . . Les douleurs de son âme  
 Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,  
 A Delphes, confiés au ministre du dieu,  
 Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.  
 Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,

On les avait suivis jusques aux Thermopyles.  
 Il en gardait encore un douloureux effroi.  
 Je le connais ; je fus son ami comme toi.  
 D'un même sort jaloux une même injustice  
 Nous a tous deux plongés au même précipice.  
 Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)  
 Sa marque d'alliance et d'hospitalité.  
 Vois si tu la connais . « O surprise ! Immobile,  
 Lycus a reconnu son propre sceau d'argile ;  
 Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,  
 Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage  
 L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.  
 « Est-ce toi, Cléotas ? toi qu'ainsi je revois ?  
 Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?  
 Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.  
 O Cléotas ! mon père ! ô toi qui fus mon maître,  
 Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor,  
 Et ton ancien Lycus veut te servir encor.  
 J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne.

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne  
 Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,  
 Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.  
 Les convives levés l'entourent ; l'allégresse  
 Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;  
 On cherche des habits, on réchauffe le bain.  
 La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :  
 « Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,  
 Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

---

## LYDÉ

« Mon visage est flétri des regards du soleil.  
 Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.  
 J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;

Des bêlements lointains partout m'ont appelée.  
 J'ai couru : tu fuyais, sans doute loin de moi :  
 C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi,  
 Le plus beau des humains ? Dis-moi, fais-moi connaître  
 Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître.

O jeune adolescent ! tu rougis devant moi.  
 Vois mes traits sans couleur ; ils pâlisent pour toi :  
 C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence ;  
 Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.  
 O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur  
 N'a pu de ton visage oublier la douceur.  
 Bel enfant, sur ton front la volupté réside.  
 Ton regard est celui d'une vierge timide.  
 Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,  
 Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.  
 Viens le savoir de moi. Viens, je veux te l'apprendre ;  
 Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,  
 Afin que mes leçons, moins timides que toi,  
 Te fassent soupirer et languir comme moi ;  
 Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine  
 Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.  
 Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin  
 Reposer mollement ta tête sur mon sein !  
 Je te verrais dormir, retenant mon haleine,  
 De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.  
 Mon écharpe de lin que je ferais flotter,  
 Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter  
 Les insectes volants et la jalouse abeille... »

La nymphe l'aperçoit, et l'arrête et soupire.  
 Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire ;  
 Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,  
 Emu d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.  
 Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.  
 L'une, de son front blanc, va de sa chevelure  
 Former les blonds anneaux. L'autre de son menton  
 Caresse lentement le mol et doux coton.  
 Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,



Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.  
 Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.  
 Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi ?  
 Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?  
 Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,  
 Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants,  
 Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.  
 Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère  
 Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.  
 Sans doute, elle est déesse. Eh quoi ! ton jeune sein  
 Tremble et s'élève ? Enfant, tiens, porte ici ta main  
 Le mien plus arrondi s'élève davantage.  
 Ce n'est pas (le sais-tu ? déjà dans le bocage  
 Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi ? ),  
 Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi,  
 Tu souris ? tu rougis ? Que ta joue est brillante !  
 Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente !  
 N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phébus si cher ?  
 Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter ?  
 Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,  
 Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle ?  
 Enfant, qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants  
 Bel enfant, aime-moi. Mon cœur de mille amants  
 Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;  
 Mais toi seul, aime-moi, j'ai besoin d'être aimée.

. . . . .  
 La pierre de ma tombe à la race future  
 Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture. »

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,  
 Sur ton pâle berger tomber un doux sourire,  
 Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,  
 Dis-lui : Pâle berger, viens, je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,  
 Cesse, à mes doux baisers cesse enfin de prétendre.  
 Non, berger, je ne puis ; je n'en ai point pour toi.  
 Ils sont tous à Mœris, ils ne sont plus à moi. »

## LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés !  
Oiseaux chers à Téthys ; doux alcyons, pleurez !

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !  
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :  
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devaient la reconduire au seuil de son amant.  
Une clef vigilante a, pour cette journée,  
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,  
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,  
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles  
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,  
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !  
Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,  
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
Par son ordre bientôt les belles Néréides  
S'élèvent au-dessus des demeures humides,  
Le poussent au rivage, et dans ce monument  
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;  
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,  
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,  
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,  
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,  
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,  
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,  
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

---

## LA JEUNE LOCRIENNE

« Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour ;  
« Lève-toi ; pars, adieu ; qu'il n'entre, et que ta vue  
« Ne cause un grand malheur, et je serais perdue !  
« Tiens, regarde, adieu, pars : ne vois-tu pas le jour ! »  
Nous aimions sa naïve et riante folie,  
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,  
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,  
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé  
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,  
Dit : « Locriens perdus, n'avez-vous pas de honte ?  
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.  
Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,  
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.  
Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères  
De ce berger sacré que Minerve autrefois  
Daignait former en songe à vous donner des lois ?  
Disant ces mots, il sort... Elle était interdite,  
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite ;  
Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,  
Ses chansons, sa gaiété, sont bientôt revenus.  
Un jeune Thurien, aussi beau qu'elle est belle  
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle :  
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier  
Le grave Pythagore et son grave écolier.

---

## FRAGMENTS D'IDYLLES

### I

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle ;  
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.  
Debout sur ses genoux, mon innocente main  
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,  
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,  
Feignait de châtier mon enfance imprudente.  
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,  
Que la fière beauté me caressait le plus.  
Que de fois (mais, hélas ! que sent-on à cet âge ?)  
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage !  
Et les bergers disaient, me voyant triomphant  
« Oh ! que de biens perdus ! O trop heureux enfant ! »

### II

IMITÉ DE PLATON.

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur  
D'une pomme brillante éclatait la couleur.  
Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,  
Son arc et son carquois suspendus au feuillage.  
Sur des monceaux de rose au calice embaumé  
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé  
L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles  
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

### III

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,  
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,  
D'où parmi le cresson et l'humide gravier  
La naïade se fraye un oblique sentier.  
Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue  
Sur un banc de gazon mollement étendue,  
Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux.  
Laisse tomber son front couronné de roseaux.



## IV

Tu gémiss sur l'Ida, mourante, échevelée,  
 O reine ! ô de Minos épouse désolée !  
 Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,  
 Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !  
 Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,  
 Tranquille, il ruminait son antique pâture ;  
 Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants ;  
 Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.  
 O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,  
 De ces vallons fermez, entourez la retraite.  
 Oh ! craignez que vers lui des vestiges épars  
 Ne viennent à guider ses pas et ses regards.  
 Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,  
 Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,  
 Une belle génisse à son superbe amant  
 Adressait devant elle un doux mugissement,  
 La perfide mourra, Jupiter la demande.  
 Elle-même à son front attache la guirlande,  
 L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :  
 « Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »  
 Elle frappe. Et sa haine, à la flamme lustrale  
 Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

## V

## ÉPILOGUE

Ma muse pastorale aux regards des Français  
 Osait ne point rougir d'habiter les forêts.  
 Elle eût voulu montrer aux belles de nos villes  
 La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles ;  
 Et, ramenant Palès des climats étrangers,  
 Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.  
 Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,  
 Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.  
 Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,  
 Et ceux du Mincius, que Virgile, autrefois

Vit à ses doux accents incliner leur feuillage ;  
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,  
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,  
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.  
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine  
Théocrite et Moschus firent la souveraine.  
Et les bords montueux de ce lac enchanté,  
Des vallons de Zurich pure divinité,  
Qui, du sage Gessner, à ses nymphes avides  
Murmure les chansons sous leurs antres humides.  
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,  
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.  
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges  
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges  
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,  
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours.  
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère  
Elle osait composer sa flûte bocagère,  
Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,  
Chanter Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,  
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,  
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

---

## ÉLÉGIES

### I

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !  
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées  
Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,  
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,  
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.  
Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes  
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux  
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages  
Où Sénart épaissit ses immenses feuillages,  
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,  
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.  
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,  
Peut du Permesse encor visiter les retraites,  
Et, loin de son amante égayant sa langueur,  
Calmer par des chansons les troubles de son cœur !  
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.  
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse ;  
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,  
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.  
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde  
Verse d'un ciel ami-l'indulgence féconde,  
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords  
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors ;  
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,  
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.  
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi  
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.  
Errant et fugitif, je demande Camille  
A ces antres, souvent notre commun asile ;

Où je vais te cherchant dans ces murs attristés,  
 Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,  
 Où ta harpe se tait, où la voûte sonore  
 Fut pleine de ta voix et la répète encore ;  
 Où tous ces souvenirs cruels et précieux  
 D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.  
 Mais pleurer est amer pour une belle absente ;  
 Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,  
 Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,  
 Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs ;  
 Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime  
 Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?  
 As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?  
 Vois-tu tes jours suivis de plaisir et de gloire,  
 Et chacun de tes pas compter une victoire ?  
 Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,  
 Quelque belle tout bas te reproche en riant  
 D'un silence distrait ton âme enveloppée,  
 Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !  
 Mais, dieux ! puisses-tu voir, sous un ennui rongeur,  
 De ta chère beauté sécher toute la fleur,  
 Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,  
 D'a'ler chercher toi-même et désirer des fêtes,  
 Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,  
 Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,  
 Comme font trop souvent de jeunes infidèles,  
 Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.  
 Invisible, inconnu, dieux ! pourquoi n'ai-je pas  
 Sous un voile étranger accompagné tes pas ?  
 J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,  
 Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.  
 Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,  
 Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !  
 Et quand d'après cailloux la pénible radesse  
 De tes pieds délicats offense la faiblesse,  
 Mes bras ne sont point là pour presser lentement  
 Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !  
 Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même



De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.  
Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir  
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande  
Ce que je veux de toi, ce que je te commande !  
Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour  
Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour  
Tu m'aimes (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente.)  
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente ;  
Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;  
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.

Au retour d'un festin, seule, ô dieux ! sur ta couche,  
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche !  
Enfermé dans la soie, oh ! si ta belle main  
Daignait le retrouver, le presser sur ton sein !  
Je le saurai ; l'Amour volera me le dire.  
Dans l'âme d'un poète un dieu même respire.  
Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien,  
Sans qu'un transport subit avertisse le mien.  
Fais-le naître, ô Camille ; alors toutes mes peines  
S'adoucissent. Alors, dans mes paisibles veines,  
Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,  
Et mon âme se croit habitante du ciel !

ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,  
S'assied sous un mélèze au bord des précipices,  
Et là revoit la lettre où, dans un doux ennui,  
Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.  
Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore ;  
Il les lit, les relit et les relit encore,  
Baise la feuille aimée et la porte à son cœur.  
Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur  
Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux ! il se lève, il crie,  
Il voit, par le vallon, par l'air, par la prairie,  
Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,  
Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.  
Il tremblé de douleur, de crainte, de colère.  
Dans ses yeux égarés roule une larme amère.

Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,  
 Court, saute, vole, et l'œil sur lui toujours fixé,  
 Franchit torents, buissons, rochers, pendantes cimes,  
 Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

## II

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.  
 Tu fuis, tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire,  
 La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;  
 L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.  
 Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,  
 Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.  
 Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,  
 Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.  
 Les belles font aimer ; elles aiment. Les belles  
 Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !  
 Sois tendre, même faible ; on doit l'être un moment ;  
 Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,  
 Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,  
 Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...  
 Tu rougis ? On dirait que je t'ai dit son nom.  
 Je le connais pourtant. Autour de ta maison  
 C'est lui qui va, qui vient ; et, laissant ton ouvrage,  
 Tu cours, sans te montrer, épier son passage.  
 Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,  
 Le suit encor longtemps quand il a disparu.  
 Nul, en ce bois voisin où trois fêtes brillantes  
 Font voler au printemps nos nymphes triomphantes,  
 Nul n'a sa noble aisance et son habile main  
 A soumettre un coursier aux volontés du frein.

## III

## AUX FRÈRES DE PANGE

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis près de descendre,  
 Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.  
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,

Que les pontifes saints autour de mon cercueil,  
 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,  
 De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,  
 Et sous des murs sacrés aillent ensevelir  
 Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.  
 Eh ! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,  
 Se voir au loin périr dans des mémoires chères ?  
 L'espoir que des amis pleureront notre sort  
 Charme l'instant suprême et console la mort.  
 Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques  
 Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,  
 Des regards d'un beau ciel doucement animé,  
 Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.  
 C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,  
 Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :

Afin que votre ami soit présent à vos yeux,  
 Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,  
 La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,  
 Raconte en ce tombeau quel malheureux habite ;  
 Quels maux ont abrégé ses rapides instants ;  
 Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il put vivre longtemps.  
 Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.  
 Ma bouche du mensonge ignora le langage ;  
 Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,  
 Ne trahit le secret recélé dans mon sein.  
 Nul forfait odieux, nul remords implacable  
 Ne déchire mon âme inquiète et coupable.  
 Vos regrets la verront pure et digne de pleurs ;  
 Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,  
 Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,  
 Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,  
 Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.  
 Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.  
 Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,  
 Au milieu des éclats d'une vive allégresse,  
 Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,  
 Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.  
 A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.  
 La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;  
 Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.  
 Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,  
 Si parfois, un penchant impérieux et tendre  
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,  
 Vos yeux en approchant pensent voir lenr ami !  
 Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;  
 Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire  
 Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,  
 L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.  
 Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne  
 Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;  
 Que jamais les douleurs, par de cruels combats,  
 N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;  
 Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;  
 Que les peines d'autrui causent seules vos larmes ;  
 Que vos heureux destins, les délices du ciel,  
 Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel,  
 Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.  
 Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,  
 Près de vous désolée, en accusant les dieux,  
 Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

## IV

## A DE PANGE L'AINÉ

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur ?  
 Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur ?  
 Abel, que me veux-tu ? Je suis heureux, tranquille.  
 Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,  
 Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix ;  
 A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.  
 Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire  
 Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire ?



Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,  
Je ne sais quels projets que je ne connais plus ?  
Que d'Achille outragé l'inexorable absence  
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense ;  
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,  
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour ;  
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse  
Decevaient ma première et bouillante jeunesse,  
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,  
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,  
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante  
J'animais aux combats ma lyre turbulente ;  
Des arrêts du destin prophète audacieux,  
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.  
Aux flambeaux de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.  
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles !  
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,  
M'a nommé son poète entre ses nourrissons.  
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,  
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,  
Je veux, de nos héros admirant les exploits,  
A des sons généreux solliciter ma voix,  
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée  
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée ;  
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,  
Poursuit avec effort de pénibles beautés.  
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,  
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,  
Si je chante Camille, alors écoute, voi :  
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.  
Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;  
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule ;  
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs ;  
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.  
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche ;  
Cette rose au matin sourit comme sa bouche ;  
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer  
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.  
Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine,  
Roux comme son parler, doux comme son haleine.

Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux,  
Demande un gros volume à mes vers amoureux.  
D'un souris caressant si son regard m'attire.  
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.  
Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,  
Mollement, sans apprêt ; et la gaze ou le lin  
D'une molle chanson attend une couronne.  
D'un l'xe étudié si l'éclat l'environne,  
Dans mes vers éclatants sa superbe beauté  
Vient ravir à Junon toute sa majesté.  
Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire ;  
De ses bras, de ses mains, le transparent ivoire.  
Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,  
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,  
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,  
Des combats de Paphos une longue Iliade ;  
Et si de mes projets le vol s'est abaissé,  
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.  
Non : en la dépouillant de ses cordes guerrières,  
Ma main n'a su garder que les cordes moins fières  
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,  
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.  
Mes chansons à Camille ont été séduisantes,  
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,  
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs  
Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs.  
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,  
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.  
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,  
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »  
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,  
Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille ;  
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon.  
Et le glaive d'Enée eût épargné Dilon.

---

## V

## AU CHEVALIER DE PANGE

Quand la feuille en festons a couronné les bois,  
 L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.  
 Il serait criminel aux yeux de la nature,  
 Si, de ses dons heureux négligeant la culture  
 Sur son triste rameau, muet dans ses amours,  
 Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.  
 Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,  
 Dégoûté de poursuivre une muse étrangère  
 Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,  
 Tu t'es fait du silence une coupable loi !  
 Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage  
 Où de jeunes rosiers le balsamique ombrage  
 Eût re lit tes doux sons sans murmure écoutés,  
 T'en allais-tu chercher la muse des cités ;  
 Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée,  
 Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,  
 Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,  
 Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois ?  
 Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles  
 Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,  
 Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,  
 Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux ?  
 Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brüle.  
 Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,  
 Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté  
 Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté ?  
 L'amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.  
 La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,  
 Dans le fond d'une rose, un matin de printemps,  
 Le trouva nouveau-né. . . . .  
 Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.  
 Elle saisit le bout de ses ailes dorées,  
 L'ôta de son berceau d'une timide main,  
 Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.  
 Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.

Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire ;  
Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux ;  
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,  
De mobiles ruisseaux la colline animée,  
L'âme de mille fleurs dans les zéphyrsemée ;  
Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser ;  
Là sous les antres frais habite le baiser.  
Les muses et l'amour ont les mêmes retraites.  
L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.  
Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,  
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.  
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère ;  
Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,  
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.  
Et puis une plus belle eût voulu plus de soins ;  
Délicate et craintive, un rien la décourage,  
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,  
Elle va parcourant tous les objets flatteurs  
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs  
Les zéphyrsvagabonds, doux rivaux des abeilles,  
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.  
Une source brillante, un buisson qui fleurit,  
Tout amuse ses yeux ; elle pleure, elle rit.  
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,  
Elle erre avec une onde et pure et languissante ;  
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,  
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,  
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide  
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.  
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,  
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,  
Et sans bruit épier sur la grotte pendante  
Ce que dira le faune à la nymphe imprudente,  
Qui, dans cet antre sourd et des faunes ami,  
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.  
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,  
Elle ose regarder au fond des précipices,  
Où sur le roc mugit le torrent effréné  
Du droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.



Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,  
 Suivre les moissonneurs et lier la javelle.  
 L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,  
 Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux ;  
 Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine :  
 Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine ;  
 Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,  
 Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami ; viens, nos muses t'attendent ;  
 Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent ;  
 Viens voir ensemble et l'ancre et l'onde et les forêts.  
 Chaque soir une table aux suaves apprêts  
 Assoira près de nous nos belles adorées ;  
 Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées,  
 Nous entendrons les ris, les chansons, les festins ,  
 Et les verres emplis sous les bosquets lointains  
 Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,  
 De leur voix argentine égayer notre oreille.  
 Mais si, toujours ingrat, à ses charmantes sœurs  
 Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs,  
 Si de leurs soins pressants la douce impatience  
 N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense ;  
 Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis  
 Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis ;  
 Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose ;  
 Et, quand tu lui viendras présenter une rose,  
 Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,  
 Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

## VI

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.  
 O Camille ! l'amour aime la solitude.  
 Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.  
 Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.  
 Que dis-je ? Ah ! seul et loin d'une ingrante chérie,  
 Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,  
 La belle illusion la rendent à mes feux.  
 Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :

De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,  
 Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,  
 De son sexe cruel n'ayant que les appas.  
 Je la feins quelquefois attachée à mes pas ;  
 Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.  
 Absente, je la tiens en des grottes muettes...  
 Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,  
 Et, pour les songes vains, de réelles douleurs.  
 Camille est un besoin dont rien ne me soulage ;  
 Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.  
 Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux ;  
 Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.  
 Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,  
 Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,  
 Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,  
 Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

## VII

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.  
 Je suis donc sage enfin ; je n'ai plus de maîtresse.  
 Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui  
 Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.  
 Quel dégoût vient de saisir mon âme consternée,  
 Seule dans elle-même, hélas ! emprisonnée ?  
 Viens, ô ma lyre ! ô toi mes dernières amours  
 (Innocentes du moins) ; viens, ô ma lyre, accours.  
 Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre  
 Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.  
 Quoi ! je suis seul ? O dieux ! où sont donc mes amis ?  
 Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,  
 D'étendre ses liens fit son bonheur suprême,  
 Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?  
 Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !  
 Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?  
 A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,  
 De chaque bruit lointain mon oreille frappée  
 Ecoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;  
 Je m'élançai, je cours, et vous ne venez pas !

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,  
 Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appello.  
 Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi  
 Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;  
 Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire.  
 Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire ;  
 Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,  
 De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.  
 Oh ! de se confier noble et douce habitude !  
 Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :  
 Il me faut qui m'estime, il me faut des amis  
 A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;  
 Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée  
 Réponde à mon silence, et sente ma pensée.  
 Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,  
 Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,  
 Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.  
 Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,  
 Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,  
 Ne connaît pas un cœur où reposer le sien ;  
 Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,  
 Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;  
 Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs  
 Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs  
 Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence  
 Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »

## VIII

O Muses, accourez ; solitaires divines,  
 Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !  
 Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;  
 Soit que de doux pensers, en de riants climats,  
 Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;  
 Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône  
 Phébé dans la prairie, où son flambeau vous luit,  
 Dansantes vous admire au retour de la nuit ;  
 Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,  
 Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.  
 Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour



Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.  
 Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre  
 L'oisive rêverie au suave délire ;  
 Et les rapides chars et leurs cercles d'airain  
 Effarouchent les vers qui se taisent soudain.  
 Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.  
 Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,  
 Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi !  
 Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi  
 Dormir et ne rien faire, inutile poète,  
 Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ?  
 Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,  
 Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;  
 Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,  
 Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,  
 Ces fleuves, ces vergers, Eden aimé des cieux  
 Et du premier humain berceau délicieux.  
 L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,  
 Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;  
 Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !  
 Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;  
 Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage  
 N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.  
 Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,  
 Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,  
 Avoir un humble toit, une source d'eau vive  
 Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive  
 Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.  
 Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,  
 Loin du superbe ennui que l'éclat environne,  
 Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,  
 Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains  
 Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;  
 Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;  
 Errer, un livre en main, ce bocage en bocage ;  
 Savourer sans remords, sans crainte, sans désir,  
 Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.  
 Douce mélancolie ! aimable mensongère,  
 Des antres, des forêts déesse tutélaire,  
 Qui vient d'une insensible et charmante langueur



Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,  
 Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,  
 Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,  
 Et voit des derniers feux le ciel se colorer,  
 Et sur les monts lointains un beau jour expirer.  
 Dans sa volupté sage, et pensive et muette,  
 Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.  
 Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur  
 Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,  
 Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,  
 Et la pourpre en festons couronnant les nuages.  
 Il revoit près de lui, tout à coup animés,  
 Ces fantômes si beaux à nos pleurs tant aimés,  
 Dont la troupe immortelle habite sa mémoire :  
 Julie, amante faible et tombée avec gloire ;  
 Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,  
 Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,  
 Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure  
 Clémentine, adorée (1), âme céleste et pure,  
 Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,  
 Ne perd point l'innocence en perdant la raison :  
 Mânes aux yeux charmants, vos images chérics  
 Accourent occuper ses belles rêveries ;  
 Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous  
 Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.  
 A vos persécuteurs il reproche leur crime.  
 Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.  
 Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !  
 Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs  
 Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,  
 De l'âme et du génie enfants imaginaires.  
 Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;  
 En projets enchanteurs il égare ses vœux.  
 Il ira, le cœur plein d'une image divine,  
 Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,  
 Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,  
 La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

(1) Allusion à l'Héloïse de Rousseau, à *Clarisse Harlowe* et à *Grandisson* de Richardson.

## IX

Souvent le malheureux songe à quitter la vie,  
 L'espérance crédule à vivre le convie.  
 Le soldat sous la tente espère, avec la paix,  
 Le repos, les chansons, les danses, les banquets.  
 Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance  
 Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.  
 Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.  
 Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur ;  
 Des jours amers, des nuits plus amères encore.  
 Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore ;  
 Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,  
 Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.  
 Ingrate Lycoris ! à feindre accoutumée,  
 Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?  
 Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux  
 A déchirer un cœur qui n'adorait que vous ?  
 Amis, pardonnez-lui ; que jamais vos injures  
 N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures :  
 Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,  
 Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.  
 Ces amis m'étaient chers ; ils aimaient ma présence.  
 Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,  
 Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi  
 Balance à me connaître et doute si c'est moi.

Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,  
 Sans cesse avec transport lus, relus, médités ;  
 Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée  
 Sans cesse étudiée, admirée, adorée :  
 Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants  
 A peine avais-je vu luire seize printemps,  
 Aimant déjà la paix d'un studieux asile,  
 Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,  
 Ma voix humble à l'écart essayait des concerts ;  
 Ma jeune lyre osait balbutier des vers.  
 Déjà même Sapho des champs de Mitylène

Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.  
 Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,  
 Une source inquiète, un ombrage, une fleur,  
 Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,  
 De doux ravissements venaient saisir mon âme.  
 Des voyageurs lointains auditeur empressé,  
 Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,  
 Je courais avec eux du couchant à l'aurore.  
 Fertile en songes vains que je chéris encore,  
 J'allais partout, partout bientôt accoutumé ;  
 Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.  
 Les pilotes bretons me portaient à Surate,  
 Que dis-je ? Dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur  
 Commença dans l'amour à sentir un vainqueur ;  
 Il se troublait dès lors au souris d'une belle.  
 Qu'à sa pente première il est resté fidèle  
 C'est là, c'est en aimant que pour louer ton choix  
 Les Muses d'elles-mêmes adouciron t ta voix.  
 Du sein de notre amie, oh ! combien notre lyre  
 Abonde à publier sa beauté, son empire,  
 Ses grâces, son amour de tant d'amour payé !  
 Mais quoi ! pour être heureux faut-il être envié ?  
 Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse  
 N'attireraient jamais les ondes du Permesse,  
 Qu'importe ? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours  
 Celui qui, se livrant à ses chères amours,  
 Recueilli dans sa joie, eut pour toute science  
 De jouir en secret, fut heureux en silence ?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,  
 Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,  
 De la voir devant vous accourir au passage,  
 Ses cheveux en désordre épars sur son visage !  
 Son oreille de loin a reconnu vos pas ;  
 Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras ;  
 Et sur vous appuyée et respirant à peine,  
 A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.  
 Là, mille questions qui vous coupent la voix,  
 Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.  
 La table entre vous deux à la hâte est servie :

L'œil humide de joie, au banquet elle oublie  
 Et les mets et la table, et se nourrit en paix  
 Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.  
 Sa bouche ne dit rien ; mais ses yeux, mais son âme,  
 Vous parlent, et bientôt des caresses de flamme  
 Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.  
 C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux  
 Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle  
 Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

## X

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,  
 A votre fuite en vain un long regret s'oppose.  
 Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,  
 Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,  
 Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.  
 Hélas ! bientôt le char des rapides années  
 Vous aura loin de moi fait voler sans retour.  
 Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,  
 Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière  
 Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;  
 Voir mes lares charmés, pour les biens re evoir,  
 A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;  
 Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,  
 Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,  
 Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,  
 Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois ;  
 Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,  
 Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,  
 J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits  
 Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.  
 Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.  
 Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;  
 Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,  
 Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,  
 Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,  
 Enrichir à son tour quelques têtes serviles.  
 De ces honteux trésors je ne suis point jaloux.



Une pauvreté libre est un trésor si doux .  
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,  
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;  
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,  
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,  
Sa cellule de cire, industrieux asile  
Où l'on coule une vie innocente et facile ;  
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;  
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,  
A l'amitié sincère, à de tendres faiblesses,  
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !  
Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,  
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.  
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,  
Je pleure : mais bientôt la tristesse s'envole ;  
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,  
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.  
Les délices des arts ont nourri mon enfance.  
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,  
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux  
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,  
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,  
Des vers fils de l'amour et de la solitude.  
Tantôt de mon pinceau les timides essais  
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.  
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;  
Elle rit et s'égaye aux danses du satyre ;  
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,  
Et pense voir et voit ses antiques aïeux  
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,  
Arrêtent près de lui leur palais de nuages.  
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,  
Des plus sombres ennuis rians consolateurs,  
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,  
Dont l'or n'achète point l'amour et les caresses ;  
Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris  
Par un indigne usage ont tant de fois flétris,  
Je n'ai point partagé leur honte trop commune.  
Sur le front des époux de l'aveugle fortune  
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.

J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.  
 Je ne vais point, au prix de mensonges serviles,  
 Vous marchander au loin des récompenses viles,  
 Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,  
 Faire trouver charmant mon luth adulateur.  
 Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,  
 Ces vieilles amitiés de l'enfance première,  
 Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,  
 Jadis au châtement nous présentions la main ;  
 Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-mêmes ;  
 De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :  
 Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,  
 A des vers non sans peine obtenus de ma voix,  
 Prête une oreille amie et cependant sévère.  
 Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère  
 Me revoir, chaque fois que mes avides yeux  
 Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux  
 Amant des nouveautés compagnes de voyage ;  
 Courant partout, partout cherchant à mon passage  
 Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,  
 Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui me laisse aimer.

## XI

Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis. C'est elle.  
 On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.  
 Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours.  
 Non, non : je n'irai point, la nuit tombe ; j'accours.  
 On s'excuse, on gémit ; enfin on me renvoie,  
 Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,  
 Et parmi nos festins un billet repentant  
 Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Ecoute, jeune ami de ma première enfance,  
 Je te connais. Malgré ton aimable silence,  
 Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,  
 Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.  
 Certes un beau jour n'est pas plus beau que son visage.  
 Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,

Sache que trop d'amour excite leur dédain.  
 Laisse-la, quelquefois te désirer en vain.  
 Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,  
 De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.  
 Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,  
 Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois ;  
 Car, dans cette saison de chaleur étouffée,  
 Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.  
 Allons, Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir ».  
 Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,  
 Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte  
 Qu'on m'a vu. Je passais sans regarder sa porte.  
 Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,  
 Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux !  
 Tiens. C'est ici. Voilà ses jardins solitaires  
 Tant de fois attentifs à nos tendres mystères ;  
 Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,  
 Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.  
 Ah ! le verre et le lin, délicate barrière,  
 Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière  
 Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,  
 Veille près de sa couche et garde son sommeil.  
 C'est là qu'elle m'attend. Oh ! si tu l'avais vue,  
 Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,  
 Laisant tomber sa tête, un calme pur et frais  
 Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits !  
 Ah ! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.  
 Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite ;  
 Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs  
 Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

## XII

L'art des transports de l'âme est un faible interprète ;  
 L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète.  
 Sous sa fécondité le génie opprimé  
 Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.  
 Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle  
 Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.

Son cœur di te ; il écrit. A ce maître divin  
 Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.  
 S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,  
 Si la folâtre joie et la jeunesse ardente  
 Etalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,  
 Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,  
 Brillants de la santé qui luit sur son visage,  
 Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.  
 Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir  
 Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;  
 Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,  
 L'oublie en écoutant une amour étrangère ;  
 De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,  
 Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,  
 Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,  
 Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.  
 Toujours vrai, son discours souvent se contredit.  
 Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit.  
 Vainement la pensée est rapide et volage :  
 Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.  
 Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,  
 Il fixe le passé pour lui toujours présent,  
 Et sait, de se connaître ayant la sage envie,  
 Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

## XIII

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins !  
 Dieu propice, ô Bacchus ! toi dont les flots divins  
 Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore ;  
 Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,  
 Comme de ce cristal aux mobiles éclairs  
 Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Eh bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?  
 Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.  
 Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,  
 Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins  
 T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;



Viens, viens y consoler ton âme inconsolable.

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin  
Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.  
Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,  
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes ;  
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;  
Je crois la voir muette et le regard confus,  
Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine  
Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,  
Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis ?  
Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.  
Qu'est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux se ralentissent :  
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent.  
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,  
Sous le liège tenace encore emprisonnés ?  
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,  
Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambrosie,  
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,  
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Citeaux.  
Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille  
Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,  
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,  
Laisse couler sa vie et n'y pense jamais.  
Ah ! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie  
Feignent malaisément et le rire et la joie !  
Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi ;  
Son fantôme attrayant est partout devant moi ;  
Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille.  
Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille :  
Sous les bosquets de Chypre à Vénus consacrés,  
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.  
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,  
Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.  
Du moins il m'en souvient, quand autrefois auprès  
De cette ingrate aimée, en nos festins secrets,  
Je portais à la hâte à ma bouche ravie  
La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,  
Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,  
Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.  
Ma main courait saisir, de transport chatouillée,

Sa tête noblement folâtre, échevelée.  
 Elle riait ; et moi, malgré ses bras jaloux,  
 J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux ;  
 J'avais soin de reprendre, utile stratagème !  
 Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même ;  
 Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,  
 Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

Ah ! je l'aimais alors ! Je l'aimerais encore,  
 Si de tout conquérir la soif qui la dévore  
 Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,  
 Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,  
 Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,  
 Si je ne l'abhorrais ! Ah ! qu'un cœur est à plaindre  
 De s'être à son amour longtemps accoutumé,  
 Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé !  
 Pourquoi, grands dieux ! pourquoi la fîtes-vous si belle ?  
 Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :  
 Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,  
 Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets ;  
 Que tous deux en riant ils me nomment peut-être ;  
 De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître ;  
 Qu'un autre ait ses baisers, son cœur ; qu'une autre main  
 Poursuive lentement des bouquets sur son sein ?  
 Un autre ! Ah ! je ne puis en souffrir la pensée !  
 Riez, amis ; nommez ma fureur insensée.  
 Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars  
 Me coucher sur sa porte, implorer ses regards :  
 Elle entendra mes cris, elle verra mes larmes ;  
 Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,  
 Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,  
 Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

## XIV

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement  
 L'axe tourne, mon cœur ; encore un moment.  
 La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?  
 L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.

L'Eurus retient souvent ses bords impétueux ;  
 Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,  
 Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,  
 S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.  
 C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,  
 Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé,  
 Des pénibles détroits d'une vie orageuse,  
 Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.  
 La Fortune arrivant à pas inattendus  
 Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :  
 On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage  
 N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,  
 Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,  
 Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,  
 Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;  
 Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,  
 De diamant, d'azur, d'émeraudes ardent  
 Aux gouffres du Potosé, aux antres de Golconde,  
 Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,  
 Brillante déité ! tes riches favoris  
 Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris :  
 Peu contente le pauvre. O belle souveraine !  
 Peu ; seulement assez pour que, libre de chaîne,  
 Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,  
 Belle encor l'Italie attire l'univers,  
 Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !  
 C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;  
 C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs  
 Eteindra les douleurs et les sables brûlants.  
 Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;  
 Là, dans un air plus pur respirer en silence,  
 Et nonchalant du terme où finiront mes jours  
 La santé, le repos, les arts et les amours,

## XV

Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède.  
 On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.

De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :  
 Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir,  
 Allez, Muses, partez. Votre art m'est inutile ;  
 Que me font vos lauriers ? vous laissez fuir Camille.  
 Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.  
 Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime ! On vous tient, vous caresse,  
 Sur les lèvres toujours on a quelque promesse :  
 Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,  
 Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait promis.  
 — Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville ;  
 Ignorés et contents, un silence tranquille  
 Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.  
 Là son âme viendra m'aimer en liberté.  
 Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,  
 Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,  
 Jamais d'un œil mortel un regard indiscret  
 N'osera la connaître et savoir son secret.  
 Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée  
 Épira ses désirs, ses besoins, sa pensée.  
 C'est moi qui ferai tout ; moi qui de ses cheveux  
 Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.  
 Par moi de ses atours à loisir dépouillée,  
 Chaque jour par mes mains la plume amoncelée  
 La recevra charmante, et mon heureux amour  
 Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.  
 Sa table par mes mains sera prête et choisie,  
 L'eau pure de ma main lui sera l'ambroisie.  
 Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,  
 Son esclave fidèle et son fidèle amant.  
 Tels étaient mes projets qu'insensés et volages  
 Le vent a dissipés parmi de vains nuages !

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs  
 On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.  
 Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,  
 Le monde entier déteste une parjure amante.  
 Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,  
 Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »



O honte ! A deux genoux j'exprimais ces alarmes ;  
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.  
Tu me priaïis alors de cesser de pleurer :  
En foule tes serments venaient me rassurer.  
Mes craintes t'offensaient; tu n'étais pas de celles  
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles :  
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,  
Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?  
Avec de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire  
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.  
Tu pleurais même ; et moi, lent à me défier,  
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer  
Ces larmes lentement et malgré toi séchées ;  
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.  
Bien plus, pauvre insensé ! j'en rougis. Mille fois  
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.  
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,  
Eût consumé ces vers témoins de ma folie.  
La même lyre encor pourrait bien me venger,  
Perfide ! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.  
Quoi ! toujours un soupir vers elle me ramène !  
Allons. Haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.  
Oui, je la hais. Je jure... Eh ! serments superflus !  
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus ?

## XVI

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?  
Et la belle Amélie est aussi de la fête ;  
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs.  
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs ?  
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare  
Unira, dites-vous, les sons de la guitare ?  
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,  
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant ?  
Certes, en pareille fête autrefois je l'ai vue,  
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :  
En ses brillantes nuits Cithéron n'a jamais  
Vu ménade plus belle errer dans ses forêts.

J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.  
 Allons. Mais si Camille, ô dieux ! vient à l'apprendre ?  
 Quel orage suivra ce banquet tant vanté,  
 S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté ?  
 Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.  
 Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire ;  
 Ou si, près d'une belle assis en un repas,  
 Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,  
 Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :  
 Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.  
 « Chacun pour cette belle avait vu mes égards.  
 Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »  
 Et puis des pleurs ! des pleurs... que Memnon sur sa cendre  
 A sa mère immortelle en a moins fait répandre.  
 Que dis-je ? sa vengeance ose en venir aux coups ;  
 Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,  
 De la frapper aussi, mais d'une main légère,  
 Et je baise sa main impuissante et colère ;  
 Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.  
 La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.  
 Ah ! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente  
 Sa colère me plaît et décèle une amante.  
 Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;  
 Et la crainte inquiète est fille de l'amour.  
 L'assurance tranquille est d'un cœur insensible...  
 Loin ! à mes ennemis une amante paisible ;  
 Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi  
 De voir de si beaux yeux irrités contre moi,  
 Je me plais à nourrir de communes alarmes.  
 Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,  
 Accuser un outrage ou calmer un soupçon,  
 Et toujours pardonner en demandant pardon.

Mais quels éclats, amis ? C'est la voix de Julie :  
 Entrons. O quelle nuit ! joie, ivresse, folie !  
 Que de seins envahis et mollement pressés !  
 Malgré de vains efforts que d'appas caressés !  
 Que de charmes divins forcés dans leur retraite !  
 Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,  
 Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,

Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,  
 Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse.  
 Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

## XVII

## A LE BRUN

Mânes de Callimaque, ombre de Philéas,  
 Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.  
 J'ose, nouveau pontife, aux antres du Permesse,  
 Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.  
 Dites en quel vallon vos écrits médités  
 Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.  
 Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !  
 Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.  
 L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux  
 Que de ses favoris l'éclat laborieux.  
 Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,  
 J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,  
 Et, d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,  
 Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.  
 Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante  
 M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante,  
 Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars ;  
 Belle, levant au ciel ses humides regards,  
 Sur un axe brillant c'est moi qui la promène  
 Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;  
 Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;  
 La lyre est dans leurs mains. Cortège aimable et doux,  
 Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie !  
 Et ma fière Camille est la sœur de Délie,  
 L'Élégie, ô Le Brun ! renaît dans nos chansons,  
 Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.  
 Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,  
 Pour devenir amis nous offrit l'un à l'autre,  
 Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;  
 Elle allait à ta lyre implorer le soutien.  
 Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,  
 Elle implorait aussi ma lyre complaisante.



Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,  
 Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.  
 J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;  
 Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,  
 A voir mon vers au rire, aux pleurs abandonné,  
 De rose ou de cyprès par elle couronné.  
 Par la lyre attendris, les rochers du Riphée  
 Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée.  
 Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;  
 Arion à la lyre a dû de longs destins.  
 Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,  
 A mes accents émue, accuser l'infidèle  
 Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi  
 Et souhaiter l'amour de qui le sent aussi.  
 Mais, dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,  
 Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;  
 Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,  
 Eveille sur sa bouche un sourire indulgent ;  
 Quand ma voix altérée enflammant son visage,  
 Son baiser vole et vient l'arrêter au passage !  
 Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs  
 Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,  
 Où le feuillage encor dit Corinne charmante  
 Où Cynthia est écrite en l'écorce odorante,  
 Où les sentiers français ne me conduisaient pas,  
 Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,  
 Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse ;  
 Que partout de Vénus ils dispersent les traits ;  
 Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais ;  
 Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,  
 Attendant le mortel qui fait toute sa joie,  
 S'amuse à mes chansons, y médite à loisir  
 Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.  
 Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;  
 Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent :  
 Lassés de leurs plaisirs, qu'aux feux de mes pinceaux  
 Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux.  
 Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,



Lise du cloître austère éloigne sa pensée ;  
 Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main  
 Me glisse dans ses draps et tout près de son sein ;  
 Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,  
 S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :  
 Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,  
 Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien.

## XVIII

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,  
 Belle Daphné, vers moi, tenant en main des armes,  
 Une troupe d'enfants courut de toutes parts :  
 Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards.  
 Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme.  
 Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,  
 Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :  
 « Aimeras-tu Daphné ? criaient-ils à la fois,  
 L'aimeras-tu toujours ? » Troupe auguste et suprême,  
 Ah ! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.  
 Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits ?  
 Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts  
 Sa beauté pouvait tout ; mon âme sans défense  
 N'a point contre ses yeux cherché de résistance  
 Oui, je brûle ; ô Daphné ! laisse-moi du repos.  
 Je brûle ; oh ! de mon cœur éloigne ces flambeaux.  
 Ah ! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,  
 Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées  
 Être une pierre aride, ou dans le sein des mers  
 Un roc battu des vents, battu des flots amers ?  
 O terre ! ô mer ! je brûle. Un poison moins rapide  
 Sut venger le centaure et consumer Alcide.  
 Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc  
 Trainent le plomb mortel qui fait couler son sang ;  
 Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,  
 Je porte cette belle, auteur de ma blessure.  
 Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos fûts.  
 Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.  
 Ah ! si je vais encor rêver sous vos ombrages,

Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,  
 Daphné, fantôme aimé, m'environne, me suit  
 De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.  
 Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,  
 Hélas ! contre l'amour en est-il un tranquille ?  
 Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,  
 Contre elle, contre lui je me fais des remparts,  
 A l'aspect de l'amour une terreur subite  
 Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.  
 Taciturne, mon front appuyé sur ma main,  
 D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain,  
 Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume ;  
 Si je prends au hasard quelque docte volume,  
 Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,  
 Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.  
 Je lui parle toujours, toujours je l'envisage ;  
 Daphné, toujours Daphné, toujours sa belle image  
 Erre dans mon cerveau, m'assiège, me poursuit,  
 M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.  
 Adieu donc vains succès, studieuses chimères,  
 Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères ;  
 Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux,  
 Ils sont tous à Daphné, je n'en ai plus pour vous.  
 Que ne puis-je à mon tour, ah ! que ne puis-je croire  
 Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire.

### XIX

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.  
 Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille ;  
 Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.  
 Je la voyais en songe au milieu de la nuit ;  
 Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,  
 Et me tendait les bras et m'appelait près d'elle.  
 Les songes ne sont point capricieux et vains ;  
 Ils ne vont point tromper les esprits des humains.  
 De l'Olympe souvent un songe est la réponse,  
 Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.  
 Quel air suave et frais ! le beau ciel ! le beau jour !  
 Les dieux me le gardaient ; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,  
 De venir visiter sa couche matineuse,  
 De venir la surprendre au moment que ses yeux  
 S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux :  
 Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,  
 Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée.  
 Oh ! quand j'arriverai, si, livrée au repos,  
 Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots  
 Oh ! je me glisserai vers la plume indolente,  
 Doucement, pas à pas, et ma main caressante  
 Et mes fougueux transports feront à son sommeil  
 Succéder un subit, mais un charmant réveil ;  
 Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore.  
 Et mes baisers longtemps empêcheront encore  
 Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,  
 Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.  
 Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.  
 Que de bruit ! que de chars ! quelle foule agitée !  
 Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or ;  
 Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.  
 Hier, quand malgré moi je quittai son asile,  
 Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille ?  
 Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »  
 Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.  
 Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,  
 M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire  
 Bon ! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)  
 Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah ! que vois-je ?... Pourquoi ma porte accoutumée,  
 Cette porte secrète, est-elle donc fermée ?  
 Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas  
 Ciel ! elle n'est point seule ! On murmure tout bas.  
 Ah ! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.  
 On se hâte ; on vient enfin ; je tremble.  
 Qu'est-ce donc ? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais ?  
 Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits ?  
 Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée ?  
 D'où vient qu'en me voyant, Lise s'est échappée ?  
 J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux



Des murmures secrets, des pas tumultueux.  
 Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite ?  
 Perfide ! un autre amant ?... Ciel ! elle a pris la fuite  
 Ah ! dieux ! je suis trahi. Mais je prétends savoir..  
 Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez ! mais fol espoir !  
 La digne confidente auprès de sa maîtresse  
 Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,  
 Quelque discours profond et de raisons pourvu,  
 Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.  
 Dieux ! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide !)  
 S'asseyant, /irontée à la fois et timide,  
 Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,  
 Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,  
 Abattue, et sa voix altérée, incertaine,  
 Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,  
 Ses cheveux en désordre et rajustés en vain.  
 Et son haleine encore agitée, et son sein...  
 Des caresses de feu sur son sein imprimées,  
 Et des baisers récents ses lèvres enflammées,  
 J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.  
 Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,  
 Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge ;  
 Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,  
 Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,  
 Plein d'amour et de joie, et de tranquillité !

## XX

## LA LAMPE

O nuit ! j'avais juré d'aimer cette infidèle ;  
 Sa bouche me jurait une amour éternelle,  
 Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.  
 L'ingrate s'est livrée aux bras d'un autre amant,  
 Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,  
 Et c'est encore toi qu'atteste la parjure !



Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,  
 Sur le marbre posée, ô toi ! qui, jusqu'au jour,  
 De ta prison de verre éclairais nos tendresses,  
 C'est toi qui fus témoin de ses douces promesses ;  
 Mais hélas ! avec toi son amour incertain  
 Allait se consumant, et s'éteignit enfin ;  
 Avec toi les serments de cette bouche aimée  
 S'envolèrent bientôt en légère fumée.  
 Près de son lit, c'est moi qui fis veiller tes feux  
 Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux ;  
 Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime !  
 Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !  
 Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans toi,  
 Etre encor pour autrui ce que tu fus pour moi.  
 Montrant à d'autres yeux, que tu guides sur elle,  
 Combien elle est perfide et combien elle est belle !  
 — Poète maheureux, de quoi m'accuses-tu ?  
 Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.  
 Mes yeux, dans ses forfaits même, ont su la poursuivre,  
 Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre :  
 Hier, elle semblait en efforts languissants  
 Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.  
 Le jour venait de fuir, je commençais à luire ;  
 Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire  
 Que de son corps souffrant les débiles langueurs  
 D'un sommeil long et chaste imploreraient les douceurs  
 Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.  
 A peine tu sortais, que cette porte amie  
 S'ouvre : un front jeune et blond se présente et je vois  
 Un amant aperçu pour la première fois.  
 Elle alors d'une voix tremblante et favorable  
 Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable. »  
 Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.  
 Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.  
 Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.  
 . . . . .  
 Je vis de ses beaux flancs l'albâtre ardent et pur,  
 Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,  
 Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,  
 De sa nudité seule embellie et parée,

Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller  
 La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,  
 Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,  
 Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.  
 En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,  
 Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.  
 Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;  
 Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.  
 Du moins pour réveiller dans leur profane sein  
 Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,  
 Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante  
 Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.  
 Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,  
 Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !  
 Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,  
 Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »  
 Elle s'élança ; et lui, la serrant dans ses bras,  
 La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »

Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.  
 On aime un autre amant, aime une autre maîtresse ;  
 Souffle sur ton amour, ami, si tu me crois,  
 Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

## XXI

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;  
 Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :  
 A porter ce revers mon âme est impuissante.  
 Eh quoi ! beauté divine, incomparable amante,  
 Je vous perds ! Quoi, par vous nos liens sont rompus !  
 Vous le voulez ; adieu, vous ne me verrez plus .  
 Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.  
 Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre !  
 Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort,  
 Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.  
 Oui, sans mourir, hélas ! on ne perd point vos charmes  
 Ah ! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes !  
 Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,

Tout l'amour qui m'embrasse et que vous méritez !  
 Pourtant, que faut-il faire ? on dit (dois-je le croire ?)  
 Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire ;  
 Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers  
 Ont reçu mille amants comme moi passagers ;  
 Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,  
 N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.  
 Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser ;  
 De vous, comme eux encor, je pourrai me passer  
 Mais quoi ! je vous jurai d'éternelles tendresses !  
 Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,  
 Était-ce rien qu'un piège ? Il n'a point réussi.  
 J'ai fait comme vous-même : ah ! l'on vous trompe aussi,  
 Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.  
 Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,  
 Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,  
 N'oserait, comme vous, abuser d'un serment ?  
 Et moi c'était vengeance ; à vous ce fut un crime.  
 A tort un agresseur dispute à sa victime  
 Des armes dont son bras s'est servi le premier ;  
 Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.  
 Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,  
 Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,  
 Lui-même à l'essayer justement condamné,  
 A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant poursuivez : il suffit qu'on vous voie,  
 Vos filets aisément feront une autre proie ;  
 Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.  
 Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.  
 Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;  
 Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.  
 Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,  
 Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,  
 D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre  
 (Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),  
 Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,  
 D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens.  
 De vos regards éteints la tristesse chagrine  
 Fut bientôt dans mes vers une langueur divine

Ce corps fluet, débile et presque inanimé,  
 En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,  
 S'élançait léger, souple ; il vous portait la vie ;  
 Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.  
 Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,  
 Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis !  
 Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie  
 Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,  
 Et le soir, embellis de tout l'art du matin,  
 N'avaient de rose, hélas ! qu'un peu trop de carmin.  
 Ces folles visions des flammes dévorées  
 Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.  
 Sur la foi de mes vers mes amis transportés  
 Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,  
 Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,  
 Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,  
 Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,  
 M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi ! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage  
 Dieux ! quels flots de vapeurs inondent son visage !  
 Ses yeux si doux sont morts : elle croit qu'elle vit,  
 Esculape doit seul approcher de son lit ; »  
 Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce  
 N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.  
 Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas  
 Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.  
 Dans vos bras ! qu'ai-je dit ? Oh non ! Vénus avare  
 Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.  
 Si je l'ai cru longtemps, après votre serment,  
 Je vous crois, et jamais une belle ne ment ;  
 Jamais de vos bontés la confidente amie  
 Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,  
 Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,  
 Guider ma main errante à pas muets et sûrs.  
 Je l'ai cru, pardonnez ; mais ce sera, je pense,  
 Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence,  
 Un songe officieux, enfant de mes désirs,  
 M'apporta votre image et de vagues plaisirs.



Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être ;  
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.  
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux;  
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,  
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,  
Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,  
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein ;  
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse.  
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse ;  
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs  
Sans même les entendre, et rirai de vos pleurs.

## XXII

## AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,  
Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.  
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue ;  
Mais cette liberté sera bientôt perdue.  
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers ;  
Etre libre pour moi n'est que changer de fers.  
Autant que l'univers a de beautés brillantes,  
Autant il a d'objets de mes flammes errantes.  
Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent  
Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,  
Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,  
Ou d'un luxe poli la savante richesse ?  
Sais-je persuader à mes rêves flatteurs  
Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs ?  
Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,  
Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire ?  
Que sur les beaux contours d'un sein délicieux  
Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux ?  
Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule.

Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,  
 Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.  
 Toujours trahi, toujours je me laisse trahir.  
 Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.  
 Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles !  
 Relevé d'une chute, une chute m'attend ;  
 De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,  
 Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,  
 Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah ! je voudrais jamais n'avoir vu le jour  
 Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,  
 Où les jeunes beautés, par une longue étude,  
 Font un art des serments et de l'ingratitude.  
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,  
 Eh ! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs  
 Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,  
 Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles  
 Oh ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté  
 Où trois pâtres héros ont à la liberté  
 Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière !  
 Faible, dormant encor sur le sein de ma mère  
 Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,  
 Ces fleuves, ces torrents, qui, de leurs froids berceaux,  
 Viennent du bel Assly nourrir les doux ombrages,  
 Assly ! frais Elysée ! honneur des pâturages !  
 Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,  
 Où l'Ar roule un or pur en son onde semé.  
 Là je verrais, assis dans ma grotte profonde  
 La génisse trainant sa mamelle féconde,  
 Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,  
 A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,  
 Promener près des eaux sa tête nonchalante,  
 Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.  
 Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,  
 Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,  
 Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,  
 Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.  
 Si septembre, cédant au long mois qui le suit,  
 Marquait de froids zéphyr l'approche de la nuit,

Dans ses flancs colorés une luisante argile  
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,  
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,  
Un mélèze odorant attendrait mon retour.  
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,  
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée  
Les tureurs du soleil n'osent les outrager),  
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,  
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,  
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,  
En un globe fondant sous ses mains épaissi,  
En disque savoureux à la longue durci ;  
Et cependant sa voix simple et douce et légère  
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.  
Hélas ! aux lieux amers où je suis enchaîné  
Ce repos à mes jours ne fut point destiné.  
J'irai : je veux encor visiter ce rivage.  
Je veux, accompagné de ma muse sauvage,  
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,  
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,  
Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.  
Je vole, je parcours la cime harmonieuse  
Où souvent de leurs cieus les anges descendus,  
En des nuages d'or mollement suspendus,  
Remplissent l'air des sons de leur voix éthérée.  
O lac, fils des torrents ! ô Thoun, onde sacrée !  
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts  
Qui contenez ses flots presses de toutes parts  
Salut, de la nature admirables caprices,  
Où les bois, les cités pendent en précipices !  
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;  
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,  
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,  
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse ;  
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieus,  
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,  
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence  
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élançe,  
Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité  
Retrouvera la joie et la tranquillité !

## XXII

## A LE BRUN

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire :  
 Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.  
 Le superbe lecteur, toujours content de lui,  
 Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,  
 Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,  
 Egaye au bout du vers une rime perfide ;  
 Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit  
 Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :  
 J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,  
 D'immoler bien un sot qui jure en son chagrin,  
 Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.  
 Le malheureux déjà me semble assez à plaindre  
 D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre  
 Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,  
 Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,  
 Semant sa renommée et ses tristes merveilles,  
 Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles  
 Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,  
 Que d'une débonnaire et généreuse argile  
 On ait pétri mon âme innocente et facile ;  
 Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,  
 En secouant le front, dira quelque plaisant,  
 Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume  
 D'un sel ingénieux la piquante amertume,  
 J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi  
 Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.  
 Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère  
 Ce pays toutefois offre une ample matière :  
 Soldats, tyrans du peuple obscur et gémissant,  
 Et juges endormis aux cris de l'innocent ;  
 Ministres oppresseurs, dont la main détestable



Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.  
 Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,  
 Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,  
 Qui savent bien payer d'un mépris légitime  
 Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.  
 Ce, tes, un courage ardent qui s'armerait contre eux  
 Serait utile au moins s'il était dangereux,  
 Sans aller, aiguissant une vaine satire,  
 Chercher sur quel poète on a droit de médire ;  
 Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,  
 Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,  
 A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.  
 Mes regards vont errant sur mille et mille objets.  
 Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,  
 Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,  
 Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.  
 S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond  
 Achève à ce poème ou les pieds ou le front,  
 Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole  
 Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.  
 Tous, boiteux, suspendus, traînent ; mais je les vois  
 Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.  
 Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,  
 Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,  
 Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,  
 Ensemble sous le bois voltiger et courir.  
 Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,  
 Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.  
 Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.  
 • Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?  
 Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire  
 D'adorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,  
 Etendu dans sa chaise et se chauffant les piés,  
 Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.  
 — Qui, moi ? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.  
 — Certes, un tel nous lut hier une épître !... et son frère  
 Termina par une ode où j'ai trouvé des traits !...  
 — Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.

Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,  
 Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.  
 — Bon ! bon ! Et cet HERMÈS, dont vous ne parlez pas,  
 Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.  
 — Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.  
 — Combien de chants de faits ? — Pas un je vous assure.  
 — Comment ? » Vous avez vu sous la main d'un fondeur  
 Ensemble se former, diverses en grandeur,  
 Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?  
 Il achève leur moule enseveli sous terre ;  
 Puis, par un long canal en rameaux divisé,  
 Y fait couler les flots de l'airain embrasé.  
 Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,  
 Sont prêtes, et chacune attend et ne demande  
 Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour  
 Réveiller la paroisse à la pointe du jour.  
 Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule  
 Je prépare longtemps et la forme et le moule ;  
 Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain :  
 Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ami, Phébus ainsi me verse ses largesses.  
 Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.  
 Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,  
 M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.  
 Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,  
 Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages  
 Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,  
 Il s'admire et se plaît de se voir si savant.  
 Que ne vient-il vers moi ? je lui ferai connaître  
 Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.  
 Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant  
 La couture invisible et qui va serpentant  
 Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère,  
 Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,  
 De séparer aux yeux, en suivant leur lien,  
 Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.  
 Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,  
 Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,  
 Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,

M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers  
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse  
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;  
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux  
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.  
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,  
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,  
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;  
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :  
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre  
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre  
La prose plus souvent vient subir d'autres lois  
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts ;  
De rimes couronnée, et légère et dansante,  
En nombre mesurés elle s'agite et chante.  
Des antiques vergers ces rameaux empruntés  
Croissent sur mon terrain mollement transplantés;  
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse  
Les attache, et bientôt même écorce les presse.

De ce mélange heureux l'insensible douceur  
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.  
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,  
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.  
Dans leur triomphe admis, je veux le partager.  
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.  
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,  
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile  
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),  
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi

---

## FRAGMENTS D'ÉLÉGIES

---

### I

Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.  
Je suis vaincu ; je suis au joug d'une cruelle.  
Le temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher  
Ses traits que, malgré moi, je vais toujours chercher ;  
Son image partout à mes yeux répandue,  
Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,  
Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment  
Au feu qui me consume un funeste aliment.  
Ma chère liberté, mon unique héritage,  
Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,  
Si doux à perdre, hélas ! et sitôt regretté,  
M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté ?

### II

Que ton œil voyageur de peuples en déserts  
Parcours l'ancien monde et traverse les mers :  
Rome antique partout, Rome, Rome immortelle,  
Vit et respire, et tout semble vivre par elle.  
De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,  
Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs ;  
Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie,  
Partout elle a gravé le sceau de son génie.  
Partout de longs chemins, des temples, des cités,  
Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,  
Des théâtres, des forts assis sur des collines,  
Des bains, de grands palais ou de grandes ruines  
Gardent, empreints encor d'une puissante main.  
Et cette Rome auguste et le grand nom romain,  
Et d'un peuple ignorant les débiles courages,  
Étonnés et confus de si vastes ouvrages,  
Aiment mieux assurer que de ces monuments  
Le bras seul des démons jeta les fondements.



Je suis en Italie, en Grèce. O terres ! mères des arts favorables aux vertus. O beaux-arts ! de ceux qui vous aiment délicieux tourments ! Seul au milieu d'un cercle nombreux, tantôt de vivantes couleurs une toile enflammée — s'offre tout à coup à mon esprit.

Et ma main veut fixer ces rapides tableaux,  
Et frémit et s'élançe et vole à ses pinceaux.  
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,  
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,  
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,  
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.  
Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,  
A qui Naple enseigna la sublime harmonie,  
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,  
Et son chant retentit dans le fond de mon cœur.

Alors mon visage s'enflamme, et celui qui me voit me dit que ma raison a besoin d'ellébore. Mais des choses bien plus importantes... je parcours le Forum, le sénat; j'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc... Cincinnatus, Caton, Brutus... Je vois les palais qu'ont habité, Germanicus et sa femme... Thraséas, Soranus, Sénécion, Rusticus. En Grèce, tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par ses héros qu'il faut nommer (Comme l'énumération d'Homère). Périront ceux qui traitent de préjugé l'admiration pour tous ces modèles antiques, et qui ne veulent point savoir que les grandes vertus constantes et solides ne sont qu'aux lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter heroes tellus me prima tulisset !* Si j'avais vécu dans ces temps...

Des belles voluptés la voix enchanteresse  
N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.  
Je n'aurais point en vers de délices trempés,  
Et de l'art des plaisirs mollement occupés,  
Plein des douces fureurs d'un délire profane,  
Livré nue aux regards ma muse courtisane,  
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,  
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras ;

Et si du grand César l'invincible génie  
 A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,  
 J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,  
 Sur les bords africains, défait et non vaincu,  
 Fils de la liberté, parmi ses funérailles,  
 D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles !  
 Et des pontifes saints les bancs religieux  
 Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux  
 Prouver en longs discours appuyés de maximes  
 Que toutes mes vertus furent de nobles crimes ;  
 Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin  
 M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point  
 souhaiter un monde meilleur où vous ne seriez pas ! Plût au  
 ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un  
 triumvirat plus vertueux que celui... Mais vivons comme ces  
 grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il  
 lui plaira : *nous sommes trois contre elle !*

---

## POÈMES

---

### L'INVENTION

O fils de Mincius, je te salue, ô toi  
 Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi !  
 Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,  
 L'Attique et l'onde Egée, et la belle Ionie,  
 Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,  
 Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,  
 Un langage sonore, aux douceurs souveraines,  
 Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.  
 Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,  
 Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;  
 Et du temple des arts que la gloire environne  
 Vos mains ont élevé la première colonne.  
 A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,  
 Votre exemple a dicté d'importantes leçons.  
 Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,

Y doivent élever des colonnes nouvelles.  
L'esclave imitateur naît et s'évanouit;  
La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise :  
Nous voyons les enfants de la fière Tamise,  
De toute servitude ennemis indomptés,  
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités  
Osons ; de votre gloire éclatante et durable  
Essayons d'épuiser la source inépuisable.  
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,  
Blessar la vérité, le bon sens, la raison ;  
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,  
Des membres ennemis en un colosse énorme :  
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,  
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers ;  
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante  
Hérissier d'un lion la crinière sanglante :  
Délires insensés ! fantômes monstrueux !  
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !  
Ces transports déréglés, vagabonde manie,  
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie :  
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,  
Où, partout confondus, la vie et le trépas,  
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,  
Luttent sans être unis ; mais l'esprit de lumière  
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour ;  
D'éléments divisés il reconnaît l'amour,  
Les rappelle ; et partout, en d'heureux intervalles,  
Sépare et met en paix les semences rivales.  
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui  
Qui peint ce que chacun peut sentir comme lui ;  
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,  
Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;  
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux  
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,  
Montre et fait adopter à la nature mère  
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;  
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,  
Retrouve un seul visage en vingt belles épars.

Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,  
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.  
La nature dicta vingt genres opposés  
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.  
Nul genre, s'échappant de ces bornes prescrites  
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,  
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,  
N'aurait point de Marot associé le ton.  
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse  
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,  
De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux  
Ont encore oublié mille vastes rameaux.  
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles  
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,  
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,  
De leur auguste exemple élèves inventeurs,  
Des hommes immortels firent sur notre scène  
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.  
Comme eux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs  
De grands infortunés les illustres douleurs ;  
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,  
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,  
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,  
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.  
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire  
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,  
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,  
Saura guider sa muse aux immenses regards,  
De mille longs détours à la fois occupée,  
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée !  
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas  
De Virgile et d'Homère épier tous les pas !  
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée ;  
Mais, qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,  
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,  
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux.  
Quoi ! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,  
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,  
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,  
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,



Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,  
Et du premier sillon fendre une onde ignorée ?  
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs  
Respirent dans les vers des antiques auteurs.  
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.  
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.  
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,  
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,  
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,  
Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,  
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,  
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu ?  
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage  
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.  
Démocrite, Platon, Epicure, Thalès  
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets  
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.  
Toricelli, Newton, Kepler et Galilée,  
Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,  
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.  
Tous les arts sont unis : les sciences humaines  
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,  
Sans agrandir aussi la carrière des vers.  
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !  
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,  
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,  
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;  
Les nuages épais, sur elle appesantis,  
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre,  
Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,  
Roi des antres du Nord, et, de glaces armés  
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;  
Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,  
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue ;  
Aux changements prédits, immuables, fixés,  
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés ;  
Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;  
L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes.  
Une Cybèle neuve et cent mondes divers  
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers ,

Quel amas de tableaux, de sublimes images,  
Nait de ces grands objets réservés à nos âges !  
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,  
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,  
Si chers à la fortune et plus chers au génie,  
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.  
Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin  
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main  
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,  
De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?  
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;  
Et ces mêmes objets, que nos doctes mépris  
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,  
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.  
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur  
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur  
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images  
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages  
Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,  
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?  
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme  
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?  
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards  
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts  
Eh bien, l'âme est partout ; la pensée a des ailes.  
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;  
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,  
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.  
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,  
Là du grand Cicéron la vertueuse haine  
Ecrase Céthégus, Catilina, Verrès ;  
Là tonne Démosthène; ici de Périclès  
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,  
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.  
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.  
Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !  
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,  
Combattant sous les yeux des conquérants du monde.  
O terre de Pélops ! avec le monde entier  
Allons voir d'Épidaure un agile coursier,

Couronné dans les champs de Némée et d'Elidè ;  
 Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,  
 D'une sainte folie un peuple furieux  
 Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux* ;  
 Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,  
 Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;  
 Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,  
 Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;  
 Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;  
 Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon  
 A seul de nous charmer pu recevoir le don ;  
 Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,  
 Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;  
 Que nos travaux savants, nos calculs studieux,  
 Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,  
 Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,  
 Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères !  
 Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,  
 Prose, rime, partout nous disent tous les jours.  
 Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle  
 La nature est en nous la source et le modèle,  
 Pouvez-vous le penser que tout cet univers,  
 Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,  
 L'immense vérité, la nature elle-même,  
 Soit moins grande en effet que ce brillant système  
 Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts  
 Disposaient avec art les fragiles ressorts ?  
 Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,  
 Dans un langage obscur saintement recélées :  
 Le peuple les ignore. O Muses, ô Phébus !  
 C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.  
 L'auguste poésie, éclatante interprète,  
 Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.  
 Cette reine des cœurs, à la touchante voix,  
 A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix  
 Sûre de voir partout, introduite par elle,  
 Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,  
 Et les objets nouveaux que sa voix a tentés

Partout, de bouche en bouche, après elle chantés,  
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,  
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,  
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé  
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.  
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,  
De doux ravissements partout accompagnée,  
Aux lieux les plus secrets, ses pas, ses jeunes pas,  
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.  
Sur l'aride buisson que son regard se pose,  
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.  
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,  
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,  
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles ;  
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles !  
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir  
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir ;  
Elle seule connaît ces extases choisies,  
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,  
Ces rêves d'un moment, belles illusions,  
D'un monde imaginaire aimables visions,  
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,  
Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.  
Seule, de mots heureux, faciles, transparents  
Elle sait revêtir ces fantômes errants  
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,  
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,  
Et sa chute souvent rencontre dans les airs  
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers ;  
De la Baltique enfin les vagues orageuses  
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses  
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,  
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.  
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,  
Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;  
Dans cet or diaphane il est lui-même encor,  
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.  
Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poëte,  
Travaille, ose achever cette illustre conquête.  
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?



Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin.  
 Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.  
 Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,  
 Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux  
 Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux.  
 Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,  
 Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,  
 Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer  
 Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.  
 Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire  
 Quand ils verront enfin cette gloire étrangère  
 De rayons inconnus ceindre ton front brillant.  
 Aux antres de Paros le bloc étincelant  
 N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.  
 Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,  
 Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.  
 Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.  
 Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;  
 Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines  
 Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux,  
 Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.  
 Aux volontés du fer leur enveloppe énorme  
 Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe  
 Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :  
 C'est Apollon lui-même, honneur des immortels ;  
 C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée ;  
 C'est du vieillard troyen la mort envenimée ;  
 C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur :  
 Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.  
 Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde  
 Eclater cette voix créatrice du monde ?

Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs  
 De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs !  
 Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,  
 Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple ;  
 Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,  
 Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous !  
 Que la nature seule, en ses vastes miracles,  
 Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles

Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,  
 N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;  
 De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,  
 Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,  
 Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,  
 En langage des dieux fasse parler Newton !

Oh ! si je puis, un jour !... Mais quel est ce murmure ?  
 Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ?  
 O langue des Français ! est-il vrai que ton sort  
 Est de ramper toujours, et que toi seule'as tort ?  
 Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse  
 Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?  
 Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,  
 Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,  
 Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace  
 Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,  
 Que si son style épais vous fatigue d'abord,  
 Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,  
 Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,  
 Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie ;  
 Il a tous les talents qui font les grands succès ;  
 Mais enfin, malgré lui, ce langage français,  
 Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,  
 L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.  
 Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux  
 Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?  
 Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle ?  
 Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,  
 Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,  
 Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,  
 Creusant dans les détours de ces âmes profondes,  
 S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes  
 Un rimeur voit partout un nuage, et jamais  
 D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ;  
 La langue se refuse à ses demi-pensées,  
 De sauz-froid, pas à pas, avec peine amassées ;  
 Il se dépote alors, et, restant en chemin,  
 Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.  
 Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,

Ignore un tel supplice : il pense, il imagine ;  
 Un langage imprévu, dans son âme produit,  
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit ;  
 Les images, les mots que le génie inspire,  
 Où l'univers entier vit, se meurt et respire,  
 Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,  
 En foule en son cerveau se hâtent de courir.  
 D'eux même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :  
 Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,  
 Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,  
 Traverse en vain les bois et la longue campagne,  
 Et le fleuve bruyant qui presse la montagne ;  
 Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,  
 Le front échevelé, les yeux étincelants,  
 S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages  
 S'il pourra de sa tête apaiser les orages  
 Et secouer le dieu qui fatigue son sein.  
 De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein  
 Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaine  
 Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.  
 Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,  
 L'expression de flamme aux magiques tableaux  
 Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,  
 Les nombres tour à tour turbulents ou faciles ;  
 Tout porte au fond du cœur le tumulte et la paix.  
 Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.  
 C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,  
 Du front de Jupiter s'élançe tout armée,  
 Secouant, et le glaive, et le casque guerrier,  
 Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.  
 Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :  
 Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,  
 Qui prend d'heureux co'tours sous les plus faibles mains.  
 Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,  
 Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,  
 Venger sur les Romains l'esclavage du monde,  
 De leurs affreux accents la farouche âpreté  
 Du latin en tous lieux souilla la pureté :

On vit de ce mélange étranger et sauvage  
 Naître des langues sœurs, dont le temps et l'usage,  
 Consacrant par degrés l'idiome naissant,  
 Illustrèrent la source et polirent l'accent,  
 Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,  
 De la rouille barbare effacer les vestiges.  
 De là du castillan la pompe et la fierté,  
 Teint encor des couleurs du langage indompté  
 Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes,  
 La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes  
 Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois  
 De grâce et de fierté sut composer sa voix.  
 Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,  
 Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.  
 Est-ce un mal ? Eh ! plutôt rendons grâces aux dieux ;  
 Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,  
 Et notre langue même à tout esprit vulgaire  
 De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,  
 L'avertit dès l'abord que s'il y veut monter,  
 Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,  
 Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,  
 S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.

---

## L'ART D'AIMER

### FRAGMENTS

.....  
 Flore met plus d'un jour à finir une rose,  
 Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose ;  
 Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux  
 Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.  
 Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,  
 Que sous tes pas certains la route s'aplanisse.  
 Qu'un œil sûr te dirige, et de loin avec art  
 Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.



Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire  
De venir, voir et vaincre et prôner sa victoire,  
Vole et hâte l'assaut qu'il eût dû préparer.

L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne  
L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone ;  
Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons  
Ne passaient point encor les timides gazons.  
Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse  
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,  
Immuable il gémit, songe à tout expier.  
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier ;  
Eglé, tombe à genoux, bien loin de te défendre ;  
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,  
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux  
Accuser en pleurant son injuste courroux.  
Mais souvent malgré toi, sans fiel et sans injure,  
Ta bouche d'un trait vif aiguisé sa piquûre ;  
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain ;  
Ton amant consterné dévore son chagrin :  
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance  
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance.  
Il boude : un peu d'aigreur, un mot même douteux  
Peut tourner la querelle en débat sérieux.  
Oh ! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,  
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage,  
Cet air humble et soumis de n'oser s'approcher,  
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,  
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,  
De mille mots plaisants l'aimable gentillesse,  
Enfin tous ces détours dont le charme ingénu  
Force un rire amoureux vainement retenu.  
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime ;  
C'est ton tour maintenant de le boudier lui-même.  
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets  
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,  
Noûs l'avait tenue au cristal de son onde,  
Et sur sa peau vermeille une savante main

Fit distiller la rose et les flots de jasmin.  
 Cultivez vos attraits ; la plus belle nature  
 Veut les soins délicats d'une aimable culture.  
 Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.  
 Les parfums entassés l'amas fastidieux,  
 Et la triste laideur trop impuissantes armes,  
 D'indignes soupçons exposeraient vos charmes.  
 Que dans vos vêtements le goût seul consulté  
 N'étale qu'élégance et que simplicité.  
 L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;  
 Le goût est leur richesse ; et, tout-puissant comme elles,  
 Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;  
 Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.  
 J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.  
 L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,  
 A fouler mollement ces habits radieux  
 Que déploie au Cathay le ver industriel.  
 Le coton mol et souple, en une trame habile,  
 Sur les bords indiens, pour vous prépare et file  
 Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,  
 Qui, perfide et propice à l'amant incertain.  
 Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,  
 Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit  
 Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.  
 Il est pour la tromper un aimable artifice :  
 Amuse-la des jeux qu'invente le caprice ;  
 Lasse sa patience à mille tours malins,  
 Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.  
 Tu braves tant de fois sa menace éprouvée,  
 Elle vole, tu fuis ; la main déjà levée,  
 Elle te tient, te presse ; elle va te punir.  
 Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.  
 Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.  
 L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage.  
 Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,  
 Et la peine en amour est un plaisir encor.  
 Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile ?  
 Une belle est un bien si léger, si mobile !

Souvent tes doux projets, médités à loisir,  
 D'avance destinaient la journée au plaisir ;  
 Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,  
 Tu vois avec douleur ton attente échappée.  
 Surtout point de contrainte. Espère un plus beau jour,  
 Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour.  
 Essaie avec les pleurs, les tendres doléances,  
 De faire à ses desseins de douces violences.  
 Sinon, tu vas l'aigrir ; tu te perds. La beauté,  
 Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.  
 Son cœur impatient, que la contrainte blesse,  
 Se dépite : il est dur de n'être pas maîtresse.  
 Prends-y garde : une fois le ramier envolé  
 Dans sa cage confuse est en vain rappelé.  
 Cède ; assieds-toi près d'elle ; et, soumis avec grâce,  
 D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace.  
 Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.  
 Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.  
 Complaisance a toujours la victoire propice.  
 Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,  
 Comme un jeune rameau planté dans la saison,  
 Te rendra de doux fruits une longue moisson.

Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles ;  
 Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles  
 Les fleurs vengent souvent un amant courroucé  
 Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.  
 Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse ;  
 Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,  
 D'un faisceau de bouquet en cachette apporté  
 Châtie, en badinant, sa coupable beauté,  
 La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère  
 Imite, avec amour, la plainte et la colère ;  
 Et négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,  
 Arme le fouet léger de rapides efforts,  
 Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,  
 Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.  
 Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,  
 Vit des taches de rose empreintes sur ses lis.  
 Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage.

Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,  
 Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,  
 Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.  
 Fontenay ! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,  
 J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),  
 J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.  
 Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),  
 Sur un lit que je cueille en tes rians asiles,  
 Ses appas, sa pudeur, et ses tuites agiles,  
 Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,  
 Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes  
 Aux dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.  
 Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois  
 Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,  
 L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donne naissance !  
 Les Muses avec moi vont connaître Byzance ;  
 Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,  
 De la Grèce oubliée enfant plus généreux,  
 Sur ses rives jadis si noblement fécondes,  
 Du Permesse égaré je ramène les ondes.  
 Pour la première fois de sa honte étonné,  
 Le farouche turban, jaloux et consterné,  
 D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,  
 Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.  
 C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur  
 Osa ravir Sestos au nocturne nageur,  
 Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,  
 Pour vous rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,  
 Un temple par mes mains doit s'élever un jour.  
 Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour  
 Où de tous les climats brillent toutes les belles :  
 Elles règnent sur tout, et vous régnerez sur elles.  
 Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,  
 Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,  
 De Tibre et d'Eridan les flatteuses sirènes,  
 Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,  
 Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,  
 Plus beau que la toison étincelante d'or,



Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,  
 Vont dans ses froids torrents baigler leurs pieds d'ivoire,  
 Toutes enfin ; ce bord sera tout l'univers.

.....

L'amour croit par l'exemple, et vit d'illusions.  
 Belles, étudiez ces tendres fictions  
 Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,  
 Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses  
 De tout aimable objet Jupiter enflammé,  
 Et le dieu des combats par Vénus désarmé,  
 Quand, la tête en son sein mollement étendue,  
 Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,  
 Et dans ses yeux divins oubliant les hasards,  
 Nourrit d'un long amour ses avides regards ;  
 Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre ;  
 Quelles trois déités un berger vit descendre,  
 Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieus,  
 De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux,  
 Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe  
 Dont la feuille respire une amoureuse plainte ;  
 Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,  
 Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux ;  
 Herminie aux forêts révélant ses blessures ;  
 Les grottes, de Médor confidentes parjures ;  
 Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos  
 Où, sur des lits de fleurs, languissent les héros ;  
 Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine  
 Les Grâces dont les soins ont élevé Racine  
 Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,  
 Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs

Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche  
 La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,  
 Tantôt de l'élegie exhale les soupirs,  
 Tantôt au lit d'amour exhale les plaisirs.  
 Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes ;  
 Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,  
 Qu'Amour vînt pour l'entendre ; et dans ces chants heureux  
 Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.

Mon berceau n'a point vu luire un même génie :  
 Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.  
 Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,  
 Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

---

## HYMNES

---

### A LA FRANCE

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse  
 Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,  
 Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,  
 Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.  
 Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;  
 Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles  
 Ne trompent une main crédule ; ni tes bois  
 Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;  
 Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes  
 En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais  
 En utiles rameaux ombragent tes sommets,  
 Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,  
 Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,  
 Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux  
 Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.  
 La Provence odorante et de Zéphire aimée  
 Respire sur les mers une haleine embaumée ;  
 Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,  
 L'orange et le citron de leur tunique d'or,  
 Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,  
 Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses,  
 Et ces réseaux légers, diaphanes habits,  
 Où la fraîche grenade enferme ses rubis.  
 Sur tes rochers touffus la chèvre se hérise,

Tes prés enflent de lait la féconde génisse,  
 Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,  
 Epaissir le tissu de leur blanche toison.  
 Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,  
 Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,  
 S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.  
 Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :  
 L'indomptable Garonne aux vagues insensées,  
 Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,  
 La Seine au flot royal, la Loire dans son sein  
 Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin  
 Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,  
 Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages ;  
 Rampent au pied des murs d'opulentes cités,  
 Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,  
 Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance  
 Amène les tributs du rivage lointain  
 Que visite Phébus le soir et le matin ?  
 Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,  
 De bassins en bassins ces ondes amassées  
 Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys ?  
 Et ces vastes chemins en tous lieux départis,  
 Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,  
 Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage ?

Ton peuple industrieux est né pour les combats.  
 Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.  
 Il s'élançe aux assauts, et son fer intrépide  
 hassa l'impie Anglais, usurpateur avide.  
 Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,  
 Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons :  
 Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète  
 Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,  
 Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,  
 Renverse devant eux les tables des repas,  
 Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,

Et leur front et leur âme. O France ! trop heureuse  
 Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux  
 Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage  
 Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,  
 Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,  
 Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.  
 Il triomphe, il t'insulte. Oh ! combien tes collines  
 Tressailliraient de voir réparer tes ruines,  
 Et pour la liberté donneraient sans regrets,  
 Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts !  
 J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,  
 La mendicité blême et la douleur amère.  
 Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,  
 D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,  
 Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,  
 Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,  
 Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi  
 De mettre au jour des fils malheureux comme toi :  
 Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;  
 Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,  
 Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,  
 Source d'oppression et de fléaux divers ;  
 Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince  
 S'unir à déchirer une triste province,  
 Et courir à l'envi, de son sang altérés  
 Se partager entre eux ses membres déchirés.  
 O sainte égalité ! dissipe nos ténèbres,  
 Renverse les verrous, les bastilles funèbres.  
 Le riche indifférent, dans un char promené,  
 De ces gouffres secrets partout environné,  
 Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même ;  
 Près de ces noirs réduits de la misère extrême,  
 D'une maîtresse impure achète les transports,  
 Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France  
 Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance ;



Ministres dont le cœur a connu la pitié,  
Ministres dont le nom ne s'est point oublié,  
Ah ! si de telles mains, justement souveraines,  
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes !  
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous,  
Le faible aurait osé respirer près de vous ;  
L'oppresser, évitant d'armer d'injustes plaintes,  
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes ;  
Le délateur impie, opprimé par la faim,  
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,  
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,  
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,  
De cris non entendus, de funèbres sanglots,  
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile :  
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,  
Un asile à ma vie en son paisible cours,  
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,  
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide  
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,  
Et ne me dira point, avec un rire affreux,  
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux ;  
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice  
Recueillera les dons d'une terre propice ;  
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,  
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;  
Où mes yeux éloignés des publiques misères  
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,  
Et la pâle indigence à la mourante voix,  
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.  
Toi donc, équité sainte, ô toi, vierge adorée,  
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,  
Daigne du haut des cieux goûter le noble encens  
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,  
Qui ne saura jamais, par des vœux arbitraires,  
Flatter à prix d'argent des faveurs mercenaires,  
Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,  
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.

De vœux pour les humains tous ses chants retentissent :  
 La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent  
 Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté  
 Le doux nom des vertus et de la liberté.

---

## LA LIBERTÉ

. . . . . La liberté  
 Fut, comme Hercule, en naissant invincible.  
 Ses yeux, ouverts d'un jour, dictaient sa volonté,  
 Et son vagissement était mâle et terrible.  
 De rampants messagers des dieux  
 Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières,  
 Etouffer en un jour son avenir fameux.  
 Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,  
 Teignirent de sang venimeux  
 Son berceau formidable et ses langes guerrières.

---

## SUR LES SUISSES

RÉVOLTÉS DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX, FÊTÉS A PARIS  
 SUR UNE MOTION DE COLLOT-D'HERBOIS.

Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles :  
 Rends-nous ces guerriers illustrés  
 Par le sang de Désille et par les funéraille  
 De tant de Français massacrés.  
 Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée :  
 Ni quand l'ombre de Mirabeau  
 S'achemina jadis vers la voûte sacrée  
 Où la gloire donne un tombeau ;  
 Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie  
 Rentrèrent aux murs de Paris,  
 Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie  
 Prostrnés devant ses écrits.

Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,  
 Et ce beau jour luira bientôt ;  
 C'est quand tu porteras Jourdan à notre armée,  
 Et Lafayette à l'échafaud !  
 Quelle rage à Coblentz ! quel deuil pour tous ces princes,  
 Qui, partout diffamant nos lois,  
 Excitent contre nous et contre nos provinces  
 Et les esclaves et les rois !  
 Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie ;  
 Que leur front doit être abattu !  
 Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,  
 Pour les amis de la vertu !  
 Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore  
 Et qui savez baisser les yeux !  
 De voir des échevins que la Râpée honore (1)  
 Asséoir sur un char radieux  
 Ces héros que jadis sur les bancs des galères  
 Assit un arrêt outrageant,  
 Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères,  
 Et volé que très peu d'argent !  
 Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?  
 Si sur la tombe des Persans  
 Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,  
 Il faut de plus nobles accents.

Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,  
 Vont s'élever sur nos autels.  
 Beaux-arts, qui faites vivre et la toile et la pierre,  
 Hâtez-vous, rendez immortels  
 Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,  
 Ce front que donne à des héros  
 La vertu, la taverne, et le secours des piques ;  
 Peuplez le ciel d'astres nouveaux.  
 O vous ! enfants d'Endoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide.  
 C'est par vous que les blonds cheveux,

---

(1) Pétion, qui était maire de Paris, et ses collègues de la Commune fréquentaient un cabaret mal famé de la Râpée.

Qui tombèrent du front d'une reine timide,  
 Sont tressés en célestes feux (1),  
 Pour vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes  
 Flotte encor dans l'azur des airs ;  
 Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,  
 Comme eux dominateurs des mers.  
 Que la nuit de leurs noms embellisse les voiles,  
 Et que le nocher aux abois  
 Invoque en leur galère, ornement des étoiles,  
 Les Suisses de Collot-d'Herbois.

---

## O D E S

---

### STROPHE

O mon esprit ! au sein des cieux,  
 Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse  
 Te transporte au banquet des dieux ;  
 Lorsque ta haine vengeresse,  
 Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,  
 Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.  
 De là vole aux méchants ta flèche redoutée,  
 D'un fiel vertueux humectée ;  
 Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,  
 Sur tous ces pontifes du crime,  
 Par qui la France, aveugle et stupide victime,  
 Palpite et se débat contre une longue mort,  
 Lance ta fureur magnanime.

### ANTISTROPHE.

Tu crois, d'un éternel flambeau  
 Eclairant les forfaits d'une horde ennemie,  
 Défendre à la nuit du tombeau  
 D'ensevelir leur infamie,  
 Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,

(1) Allusion à la constellation de Bérénice.



Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,  
 Frémir l'horreur publique, et d'honneur et de gloire  
 Fleurir ma tombe et ta mémoire :  
 Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,  
 Quand l'amoureux fleuve d'Elide  
 Eut de traîtres punis vu triompher Alcide ;  
 Ou quand l'arc pythien d'un reptile fangeux  
 Eut purgé les champs de Phocide.

## ÉPODE.

Vain espoir ! inutile soin !  
 Ramper est des humains l'ambition commune ;  
 C'est leur plaisir, c'est leur besoin.  
 Voir fatigue leurs yeux ; juger les importune ;  
 Ils laissent juger la fortune,  
 Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant  
 Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire  
 Qui donne et l'honneur et la gloire.  
 Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

## STROPHE.

Que tant d'opprimés expirants  
 Aillent aux cieux réveiller le supplice ;  
 Que sur ces monstres dévorants  
 Son bras d'airain s'appesantisse ;  
 Qu'ils tombent ; à l'instant vois-tu leurs noms flétris  
 Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,  
 Et pour jamais transmise à la publique ivresse  
 Ta louange avec leur bassesse.  
 Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits  
 Sont bénis de la terre entière.  
 Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;  
 Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits  
 Etend un voile de lumière.

## ANTISTROPHE.

Dès lors l'étranger étonné  
 Se tait avec respect devant leur sceptre immense :

Leur peuple à leurs pieds enchainé,  
 Vantant jusques à leur clémence  
 Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments  
 Nous, de la vertu libre indomptables amants.  
 Humains, lâche troupeau... Mais qu'importent au sage  
 Votre blâme, votre suffrage,  
 Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux  
 Vos passions précipitées ?  
 Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,  
 Au prix du déshonneur, quelques heures de plus  
 Lui sembleraient trop achetées.

## ÉPODE

Lui, grands dieux ! courtisan menteur,  
 De sa raison céleste abandonner le faite,  
 Pour descendre à votre hauteur !  
 En lui-même affermi, comme l'antique athlète,  
 Sur le sol où son pied s'arrête,  
 Il reste inébranlable à tout effort mortel,  
 Et laisse avec dédain le vulgaire imbécile,  
 Toujours turbulent et servile,  
 Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

## LE JEU DE PAUME

A LOUIS DAVID, PEINTRE

## I

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,  
 Jeune et divine poésie :  
 Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,  
 Aux lèvres de David, roi du savant pinceau.  
 Porte la coupe d'ambroisie.  
 La patrie à son art indiquant nos beaux jours,  
 A confirmé mes antiques discours :

Quand je lui répétais que la liberté mâle  
 Des arts est le génie heureux ;  
 Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;  
 Qu'un pays libre est leur terre natale  
 Là, sous un soleil généreux,  
 Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,  
 Forts, à leur croissance livrés,  
 Atteignent leur grandeur féconde.  
 La palette offre l'âme aux regards enivrés.  
 Les antres de Paros de dieux peuplent la terre :  
 L'airain coule et respire. En portiques sacrés  
 S'élancent le marbre et la pierre.

## II

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,  
 Nymphé ailée, aimable sirène,  
 Ta langue s'amollit dans le palais des rois,  
 Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois  
 Oppriment ta marche incertaine,  
 Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.  
 La liberté du génie et de l'art  
 T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière  
 De nature et d'éternité  
 Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière  
 Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,  
 Dompte les cœurs. La liberté,  
 Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,  
 Arme ton fraternel secours.  
 C'est de tes lèvres séduisantes  
 Qu'invisible elle vole, et par d'heureux détours  
 Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,  
 Et les mobiles ponts qui défendent les tours,  
 Et les nocturnes sentinelles.

## III

Son règne au loin semé par tes doux entretiens  
 Germe dans l'ombre au cœur des sages.  
 Ils attendent son heure, unis par tes liens.

Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,  
 Dans tous les lieux, dans tous les âges.  
 Tu guidais mon David à te suivre empressé :  
 Quand, avec toi, dans le sein du passé,  
 Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,  
 Sous sa main, rivale des dieux,  
 La toile s'enflammait d'une éloquente vie ;  
 Et la ciguë, instrument de l'envie,  
 Portant Socrate dans les cieus ;  
 Et le premier consul, plus citoyen que père,  
 Rentré seul par son jugement,  
 Aux pieds de sa Rome si chère  
 Savourant de son cœur le glorieux tourment,  
 L'obole mendié seul appui d'un grand homme ;  
 Et l'Albain terrassé dans le mâle serment  
 Des trois frères sauveurs de Rome.

## IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau  
 Appelle aujourd'hui l'industrie.  
 Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau  
 Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau  
 Naît aussi pour notre patrie.  
 Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs  
 Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,  
 A soi-même inconnue, à son heure suprême,  
 Ses guides tremblants, incertains  
 Fuyaient. Il fallut donc, dans ce péril extrême,  
 De son salut la charger elle-même.  
 Longtemps, en trois races d'humains,  
 Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :  
 Les ministres de l'encensoir,  
 Et les grands, et le peuple immense,  
 Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.  
 Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;  
 On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir  
 Les représentants de l'empire.



## V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,  
 Fiers d'un règne antique et farouche,  
 De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,  
 De richesse, d'aïeux vertueux ou prônés.  
 Douce égalité, sur leur bouche,  
 A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.  
 Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,  
 Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,  
 Forts de tous nos droits éclaircis,  
 De la dignité d'homme, et des vastes lumières  
 Qui du mensonge ont percé les barrières.  
 Le sénat du peuple est assis.  
 Il invite en son sein, où respire la France,  
 Les deux fiers sénats ; mais leurs cœurs  
 N'ont que des refus. Il commence :  
 Il doit tout voir ; créer l'Etat, les lois, les mœurs.  
 Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde  
 Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs  
 Dévoiler la source féconde.

## VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,  
 Les disperser par l'épouvante.  
 Ils s'assemblaient ; leur seuil méconnaissant leurs pas  
 Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,  
 Luit la baïonnette insolente.  
 Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnes,  
 Tous, par la ville, ils errent indignés :  
 Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,  
 Victime d'un jaloux pouvoir,  
 Sans asile flottait, courait la terre entière,  
 Pour mettre au jour les dieux de la lumière.  
 Au loin fut un ample manoir  
 Où le réseau noueux, en élastique égide,  
 Arme d'un bras souple et nerveux,  
 Repoussant la balle rapide,

Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.  
 Peuple, de tes élus cette retraite obscure  
 Fut la Délos. O murs ! temple à jamais fameux !  
 Berceau des lois ! sainte mesure !

## VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais  
 Cette vénérable demeure ;  
 Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais  
 Elle règne au milieu des dômes, des palais.  
 Qu'au lit de mort tout Français pleure,  
 S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.  
 Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs  
 Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle  
 Que ce voyage souhaité  
 Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle  
 Ce tiers état à la honte rebelle,  
 Fondateur de la liberté :  
 Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,  
 A travers d'humides torrents  
 Que versait la nue orageuse ;  
 Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents  
 S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;  
 Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans  
 De ranimer la France éteinte ;

## VIII

De ne point se quitter que nous n'eussions des lois  
 Qui nous feraient libres et justes.  
 Tout un peuple inondant jusqu'aux faites des toits,  
 De larmes, de silence, ou de confuses voix,  
 Applaudissait ces vœux augustes.  
 O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !  
 Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel  
 Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice !  
 O soleil ! ton char étonné  
 S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice

Tu contempiais ce divin sacrifice !  
 O jour de splendeur couronné !  
 Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,  
 Vers toi d'un œil religieux  
 Remonter au loin dans l'histoire.  
 Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,  
 Du dernier avenir ira percer les ombres.  
 Moins belle la comète aux longs crins radioux  
 Enflamme les nuits les plus sombres.

## IX

Que faisaient cependant les sénats séparés ?  
 Le front ceint d'un vaste plumage,  
 Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,  
 Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?  
 Pour arrêter le noble ouvrage ?  
 Pour n'être point Français ? pour commander aux lois  
 Pour ramener ces temps de leurs exploits,  
 Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,  
 Aux cris du peuple indifférents,  
 Partageaient le trésor, l'Etat, le diadème ?  
 Mais l'équité dans leurs sanhédrins même  
 Trouve des amis. Quelques grands,  
 Et de dignes pasteurs une troupe fidèle,  
 Par ta céleste main poussés,  
 Conscience, chaste immortelle,  
 Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,  
 Se joindre à leur orgueil abandonnant des prêtres  
 D'opulence perdus, des nobles insensés  
 Ensevelis dans leurs ancêtres.

## X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.  
 O raison ! divine puissance !  
 Ton souffle impérieux dans le même sentier  
 Les précipite tous. Je vois le fleuve entier  
 Rouler en paix son onde immense,

Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux  
 Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.  
 O France ! sois heureuse entre toutes les mères.  
 Ne pleure plus des fils ingrats,  
 Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères ;  
 Tous revenus des lointaines chimères,  
 La famille est toute en tes bras.  
 Mais que vois-je ? ils feignaient ? Aux bords de notre Seine  
 Pourquoi ces belliqueux apprêts ?  
 Pourquoi vers notre cité reine  
 Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français  
 Trainés à conspirer au trépas de la France ?  
 De quoi rit ce troupeau d'ennuques du palais ?  
 Riez, lâche et perfide engeance !

## XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,  
 Riez ; mais le torrent s'amasse.  
 Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés  
 Bouillonnent. Des lions si longtemps déchainés  
 Vous n'attendiez plus tant d'audace !  
 Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.  
 Tout est vaincu. La tyrannie en vain,  
 Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre  
 Ses cent yeux, ses vingt mille bras,  
 Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :  
 Sous son pied faible elle sent fuir sa terre.  
 Et meurt sous les pesants éclats  
 Des créneaux fulminants, des tours et des murailles  
 Qui ceignaient son front détesté.  
 Déraciné dans ses entrailles,  
 L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,  
 Vole, débris infâme, et cendre inanimée ;  
 Et de ces grands tombeaux, la belle liberté,  
 Altière, étincelante, armée.



## XII.

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,  
 Trois couleurs dans sa main agile  
 Flottent en long drapeau. Son cri victorieux  
 Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,  
 En homme transformer l'argile,  
 La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.  
 Le genre humain d'espérance et d'orgueil  
 Sourit. Les noirs donjons s'écoulèrent d'eux-mêmes  
 Jusque sur les trônes lointains  
 Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,  
 Pour retenir leurs tremblants diadèmes,  
 Portèrent leurs royales mains.  
 A son soufite de feu, soudain de nos campagnes  
 S'écoulèrent les soldats épars  
 Comme les neiges des montagnes,  
 Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,  
 Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,  
 Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,  
 Fuit et s'échappe sous la terre.

## XIII

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats  
 Se résout la glèbe aguerrie.  
 Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.  
 Sur tous ses fils jurant d'affronter le trépas  
 Appuyée au loin, la patrie  
 Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,  
 Des paladins le fer gladiateur,  
 Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.  
 Salut, peuple français ! ma main  
 Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre  
 Reprends tes droits, rentre dans ton empire.  
 Par toi sous le niveau divin  
 La fière égalité range tout devant elle.  
 Ton choix, de splendeur revêtu.  
 Fait les grands. La race mortelle

Sur toi lève son front si longtemps abattu  
 Devant les nations, souverains légitimes,  
 Ces fronts dits souverains s'abaissent. La vertu  
 Des honneurs aplanit les cimes.

## XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !  
 Tronc rajeuni par les années !  
 Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !  
 Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau  
 Qui nous montra nos destinées !  
 Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !  
 Pères d'un peuple, architectes des lois !  
 Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,  
 Pour l'homme un code solennel,  
 Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure,  
 Ses droits sacrés, nés avec la nature,  
 Contemporains de l'Eternel.  
 Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.  
 Tout obstacle est mort sous vos coups.  
 Vous voilà monté sur le faite.  
 Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.  
 Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre ;  
 Il vous reste à borner et les autres et vous :  
Il vous reste à savoir descendre.

## XV

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois  
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.  
 Hommes ! d'un homme libre écoutez donc la voix.  
 Ne craignez plus que vous, magistrats, peuples, rois,  
 Citoyens, tous tant que nous sommes,  
 Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,  
 L'ambition, serpent insidieux,  
 Arbre impur que déguise une brillante écorce.  
 L'empire, l'absolu pouvoir  
 Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce,

Trop de désirs naissent de trop de force.  
 Qui peut tout pourra trop vouloir.  
 Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,  
 Et l'équitable humanité  
 Et la décence au doux langage.  
 L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,  
 L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,  
 Va se perdre à l'écueil de la prospérité,  
 Vaincu par sa propre victoire.

## XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer  
 De sa subite indépendance.  
 Contenez dans son lit cette orageuse mer.  
 Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,  
 Dirigez sa bouillante enfance.  
 Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,  
 Guidez, hélas ! sa jeune liberté.  
 Gardez que nul remords n'en attriste la fête.  
 Repoussant d'antiques affronts,  
 Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,  
 Le joug honteux qui pesait sur sa tête  
 Sans le poser sur d'autres fronts.  
 Ah ! ne le laissez pas, dans sa sanglante rage,  
 D'un ressentiment inhumain  
 Souiller sa cause et votre ouvrage.  
 Ah ! ne le laissez pas sans conseil et sans frein.  
 Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,  
 La torche incendiaire et le fer assassin,  
 Venger la raison par des crimes.

## XVII

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.  
 Craignez vos courtisans avides,  
 O peuple souverain ! A votre oreille admis,  
 Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis  
 Ils soufflent des feux homicides.  
 Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,

Nos passions par eux deviennent lois.  
 La pensée est livrée à leurs lâches tortures.  
 Partout cherchant des trahisons,  
 A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,  
 Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.  
 Leurs feuilles noires de poisons  
 Sont autant de gibets affamés de carnage.  
 Ils attisent de rang en rang  
 La proscription et l'outrage.  
 Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc  
 D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.  
 Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang  
 Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

## XVIII

Peuple, la liberté, d'un bras religieux,  
 Garde l'immuable équilibre  
 De tous les droits humains, tous émanés des cieux  
 Son courage n'est point féroce et furieux,  
 Et l'oppresseur n'est jamais libre.  
 Périsse l'homme vil ! périssent les flatteurs,  
 Des rois, du peuple, infâmes corrupteurs !  
 L'amour du souverain, de la loi salutaire,  
 Toujours teint leurs lèvres de miel.  
 Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire.  
 Sur la vertu toujours leur langue amère  
 Distille l'opprobre et le fiel.  
 Hyde en vain é rasé, toujours prompt à renaître,  
 Séjans, Tigellins empressés  
 Vers quiconque est devenu maître ;  
 Si, voués au lacet, de faibles accusés  
 Expirent sous les mains de leurs coupables frères ;  
 Si le meurtre est vainqueur, si les bras insensés  
 Forcent des toits héréditaires,

## XIX

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,  
 Dit cette cour lâche et hardie.



Ils avaient dit : C'EST BIEN, quand, la lyre à la main,  
 L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,  
 Applaudissait à l'incendie.  
 Ainsi de deux partis les aveugles conseils  
 Chassent la paix. Contraires, mais pareils,  
 Dans un égal abîme, une égale démence  
 De tous deux entraîne les pas.  
 L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,  
 Veut être esclave et despote, et s'offense  
 Que ramper soit honteux et bas ;  
 L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte,  
 Il veut du faible sans soutien  
 Savourer les pleurs ou la crainte.  
 L'un, du nom de sujet, l'autre de citoyen,  
 Masque son âme inique et de vice flétrie ;  
 L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien  
 Liberté, vérité, patrie.

## XX

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,  
 Le fanatisme se relève.  
 Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour ;  
 Ministres effrayants de concorde et d'amour  
 Venus pour apporter le glaive,  
 Ardents contre la terre à soulever les cieux,  
 Rivaux des lois, d'humbles séditieux,  
 De trouble et d'anathème artisans implacables...  
 Mais où vais-je ! L'œil tout-puissant  
 Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.  
 Laissons cent fois échapper les coupables  
 Plutôt qu'outrager l'innocent.  
 Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,  
 Plus d'un, par les méchants conduit,  
 N'est que vertueux et crédule.  
 De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.  
 La vertu vit encore, Il est, il est des âmes  
 Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit  
 Allume de constantes flammes.

## XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,  
 Rocs affermis au sein de l'onde,  
 Raison, fille du temps, tes durables succès  
 Sur le pouvoir des lois établiront la paix ;  
 Et vous, usurpateurs du monde,  
 Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,  
 Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez  
 Quel tourbillon divin de vengeances prochaines  
 S'avance vers nous. Croyez-moi,  
 Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.  
 Aux nations déguisez mieux vos chaînes ;  
 Allégez-leur le poids d'un roi,  
 Effacez de leur sein les livides blessures,  
 Traces de vos pieds oppresseurs.  
 Le ciel parle dans leurs murmures.  
 Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs,  
 Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,  
 Sur vos fronts suspendu, veut éclairer vos cœurs  
 D'un effroi salutaire et sage,

## XXII

Apprenez la justice, apprenez que vos droits  
 Ne sont point votre vain caprice.  
 Si votre sceptre impie ose frapper les lois,  
 Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.  
 La liberté législatrice,  
 La sainte liberté, fille du sol français,  
 Pour venger l'homme et punir les forfaits,  
 Va parcourir la terre en arbitre suprême.  
 Tremblez ! ses yeux lancent l'éclair.  
 Il faudra comparaître et répondre vous-même  
 Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème  
 Sans gardes hérissés de fer.  
 La nécessité traîne, inflexible et puissante,  
 A ce tribunal souverain,  
 Votre majesté chancelante :

Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;  
 Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,  
 Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain  
 Disparaîtront, réduits en poudre.

## XXIII

## AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre  
 Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,  
 Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,  
 Allez trouver Fanny, cette mère craintive.  
 A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,  
 Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiège son enfance ;  
 Mais du cœur maternel la tendre défiance  
 N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir.  
 Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,  
 Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,  
 Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.  
 Nous devons en naissant tous un tribut de larmes.  
 Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.  
 Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,  
 N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles  
 Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Erigone  
 L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,  
 Ce front que de Borée un souffle avait terni.  
 Oh ! de la conserver, cieux, faites votre étude ;  
 Que jamais la douleur, même l'inquiétude,  
 N'approchent du sein de Fanny.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire  
 Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,

Quand un pieux échange apaisait les enfers !  
 Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles,  
 Et qu'aux prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles  
 On rachetait des jours plus chers !

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,  
 La Parque, aimable enfant, vint menacer ta tête,  
 Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;  
 Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée,  
 Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,  
 Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.  
 Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,  
 L'œil humide peut-être, en passant près de moi :  
 « Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,  
 Fut content de mourir, en songeant que ta mère  
 N'aurait point à pleurer sur toi ».

## XXIV

## A FANNY

Non, de tous les amants les regards, les soupirs  
 Ne sont point des pièges perfides.  
 Non, à tromper des cœurs délicats et timides  
 Tous ne mettent point leurs plaisirs.  
 Toujours la feinte mensongère  
 Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,  
 Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,  
 Fanny, n'habitent point une âme ;  
 Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme  
 Ne leur paraît digne d'amour.  
 Ah ! la pâle fleur de Clytie  
 Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour  
 Flétrit sa tête appesantie.



Des lèvres d'une belle un seul mot échappé  
 Blesse d'une trace profonde  
 Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde  
 Son cœur pleure en secret frappé,  
 Quand sa bouche feint de sourire.  
 Il fuit ; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,  
 Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée, aux yeux doux et sereins,  
 Heureux qui n'ayant d'autre envie  
 Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,  
 Oublié de tous les humains,  
 Près d'aller rejoindre ses pères,  
 Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :  
 Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères ? »

## XXV

## A LA MÊME

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire  
 Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,  
 De quels hôtes divins le ciel est habité.  
 La grâce, la candeur, la naïve innocence  
 Ont, depuis ton enfance,  
 De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits, où ton âme imprime sa noblesse,  
 Elles ont su mêler aux roses de jeunesse  
 Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,  
 Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,  
 De ce miel dont le sage  
 Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire  
 Que donnent les talents, la beauté, la victoire,  
 Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !  
 Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,  
 Comme, dans ton absence,  
 Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux.

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle ! »  
 Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,  
 Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.  
 Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,  
 Des méandres de Seine,  
 Rêveuse, elle suivait les obliques létours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image  
 Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,  
 D'un plomb volant percé, précipite ses pas  
 Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;  
 Couché près d'une eau pure,  
 Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

## XXVI

## A LA MÊME

Mai de moins de roses, l'automne  
 De moins de pampres se couronne,  
 Moins d'épis flottent en moissons,  
 Que sur mes lèvres, sur ma lyre,  
 Fanny, tes regards, ton sourire.  
 Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme  
 Sortent en paroles de flamme,  
 A ton nom doucement émus :  
 Ainsi la nacre industrielle  
 Jette sa perle précieuse,  
 Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi sur son mûrier fertile  
 Le ver du Cathay mêle et file  
 Sa trame étincelante d'or.  
 Viens, mes Muses, pour ta parure,  
 De leur soie immortelle et pure  
 Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie  
 Forment sous leurs doigts d'ambroisie  
 D'un collier le brillant contour.  
 Viens, Fanny : que ma main suspende  
 Sur ton sein cette noble offrande...

.....

## XXVII

## A FANNY MALADE

Quelquefois un souffle rapide  
 Obscurcit un moment sous sa vapeur humide  
 L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :  
 Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée !

Un moment l'haleine enflammée  
 De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage  
 Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,  
 Enveloppa tes traits calmes et languissants !  
 Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche  
 Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !  
 Et que de miel coulait de tes faibles accents !

Oh ! qu'une belle est plus à craindre  
 Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,  
 Qu'on s'alarme pour elle. Ah ! s'il était des cœurs,  
 Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,  
 Ils ne resteraient point paisibles  
 Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,  
 Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle ;  
 Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,  
 Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage  
 Sont des dieux la divine image ;  
 Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.



Le ciel t'a vue en tes prairies  
 Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,  
 Et tes dons et tes soins chercher les malheureux,  
 Tes délicates mains à leurs lèvres amères  
 Présenter des sucres salutaires,  
 Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie !  
 Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,  
 Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants !  
 Et leur toit rayonner de ta douce présence,  
 Et la bonté, la complaisance,  
 Attendrir tes discours, plus chers que tes présents !

Près du lit, dans leur chaumière,  
 Ils crurent voir descendre un ange de lumière,  
 Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ;  
 Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,  
 La victime qu'une déesse  
 Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah ! si des douleurs étrangères  
 D'une larme si noble humectent tes paupières  
 Et te font des destins accuser la rigueur,  
 Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être ;  
 Et les douleurs que tu fais naître  
 Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,  
 Vit le prince expirant des guerriers de Mysie  
 D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits  
 D'Achille désarmé la main amie et sûre  
 Toucha sa mortelle blessure,  
 Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,  
 Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée,  
 Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux :  
 Vivre et te regarder, t'aimer et te le dire ;  
 Et quand tu daignes me sourire,  
 Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.



## XXVIII

## VERSAILLES (1)

O Versailles, ô bois, ô portiques,  
 Marbres vivants, berceaux antiques,  
 Par les dieux et les rois Elysée embelli,  
 A ton aspect, dans ma pensée,  
 Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,  
 Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,  
 Dès que chez toi je vois sourire  
 Mes pénates secrets couronnés de rameaux,  
 D'où souvent les monts et les plaines  
 Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,  
 Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,  
 Des gardes les nocturnes veilles,  
 Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :  
 Mais le soleil, la solitude,  
 Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,  
 Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse  
 Une oisive et morne paresse  
 Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.  
 Mon âme d'ennui consumée,  
 S'endort dans les langueurs. Louange et renommée  
 N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,  
 Une paix taciturne et sombre,  
 Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,  
 Versailles ; s'il faut que je vive,  
 Nourris de mon flambeau la clarté fugitive,  
 Aux douces chimères d'amours.

(1) Cette ode a été écrite peu de temps après le massacre des prisonniers de Versailles.

L'âme n'est point encor flétrie,  
 La vie encor n'est point tarie,  
 Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix  
 Qui cherche les pas d'une belle,  
 Qui peut ou s'égayer, ou gémir auprès d'elle,  
 De ses jours peut porter le poids.

J'aime ; je vis. Heureux rivage !  
 Tu conserves sa noble image,  
 Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,  
 Quand, l'âme doucement émue,  
 J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,  
 Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde  
 Cette source, jadis féconde,  
 Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.  
 Sur mes lèvres tes bosquets sombres  
 Forment pour elle encor ces poétiques nombres,  
 Langage d'amour et des dieux.

Ah ! témoin des succès du crime  
 Si l'homme juste et magnanime  
 Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,  
 Versailles, tes routes fleuries,  
 Ton silence, fertile en belles rêveries,  
 N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,  
 Tes sommets verts, tes frais asiles,  
 Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.  
 J'y vois errer l'ombre livide  
 D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide  
 Précipite dans le cercueil.

---

## XXIX

## A CHARLOTTE CORDAY

EXÉCUTÉE LE 18 JUILLET 1793

Quoi ! tandis que partout, ou sincères ou feintes,  
Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes  
Consacrent leur Marat parmi les immortels,  
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,  
Des fanges du Parnasse un imprudent reptile  
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels (1),

La vérité se tait ! Dans sa bouche glacée,  
Des liens de la peur sa langue embarrassée,  
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !  
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,  
Quand sous un joug honteux, la pensée asservie,  
Tremblante au fond du cœur, se cache à tous les yeux !

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,  
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France  
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.  
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,  
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,  
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent sorti de sa caverne impure,  
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre  
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !  
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides  
Tu vins redemander et les membres livides  
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,  
Féliciter ton bras et contempler ta proie.  
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,

---

(1) Allusion à l'hymne composé par le député Audoin.

Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.  
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,  
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux »

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,  
Epuiserait Paros pour placer ton image  
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;  
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,  
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,  
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.  
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête  
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.  
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,  
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,  
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,  
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,  
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,  
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime  
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,  
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,  
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable  
Avait tenu cachés les destins du pervers.  
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,  
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête  
A foudroyer les monts, à soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,  
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;  
Ton front resta paisible et ton regard serein.  
Calme, sur l'échafaud, tu méprisas la rage  
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,  
Et qui se croit encore et libre et souverain.



La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,  
 Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;  
 Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains !  
 Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,  
 Nous savons répéter quelques plaintes de femme ;  
 Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.  
 La Vertu t'applaudit ; de sa mâle louange  
 Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.  
 La Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,  
 Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre  
 Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

## XXX

## LA JEUNE CAPTIVE

*Saint-Lazare.*

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;  
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été  
 Boit les doux présents de l'aurore ;  
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,  
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,  
 Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,  
 Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord  
 Je plie et relève ma tête.  
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !  
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégouts ?  
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.  
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,  
 J'ai les ailes de l'espérance :  
 Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,  
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel  
 Philomèle chante et s'élançe.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,  
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords  
 Ni mon sommeil ne sont en proie.  
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;  
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux  
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !  
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  
 J'ai passé les premiers à peine.  
 Au banquet de la vie à peine commencé,  
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé  
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;  
 Et comme le soleil, de saison en saison,  
 Je veux achever mon année.  
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,  
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,  
 Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;  
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
 Le pâle désespoir dévore.  
 Pour moi Palès encore a des asiles verts,  
 Les Amours des baisers, les Musés des concerts ;  
 Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois  
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,  
 Ces vœux d'une jeune captive ;  
 Et secouant le joug de mes jours languissants,  
 Aux douces lois des vers je pliais les accents  
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,  
 Feront à quelque amant des loisirs studieux  
 Chercher quelle fut cette belle :  
 La grâce décorait son front et ses discours,  
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours  
 Ceux qui les passeront près d'elle.

---

## XXXI

## A MADEMOISELLE DE COIGNY

*Saint-Lazare*

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,  
Quel injuste ennemi te cache à la lumière  
Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau !)  
Te promener longtemps sur le bord du ruisseau,  
Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,  
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.  
Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,  
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,  
J'avais peur que le vent décelât mon asile.  
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,  
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau !  
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.  
Car si j'avais osé, sortant de ma retraite,  
Près de la tête amie aller porter ma tête,  
Avec toi murmurer et fouler sous mes pas  
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,  
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie,  
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie,  
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,  
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.  
Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,  
T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière,  
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,  
Te promener encor sur le bord du ruisseau.  
Blanche et douce brebis à la voix innocente,  
Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,  
Osé sortir du bois et bondir avec toi,  
Te bêler tes amours et t'appeler à moi,  
Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite  
M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,  
Et pour te dévorer eussent fondu sur toi  
Plutôt que te laisser un moment avec moi.

---

## IAMBES

## I

*Ecrit pendant les fêtes théâtrales de la Révolution (après le 10 août).*

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres :  
 Il nie, il jure sur l'autel ;  
 Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,  
 A nos turpitudes célèbres,  
 Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire  
 Nous savons détourner le cours.  
 Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire ;  
 Nos forfaits, notre unique histoire,  
 Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales  
 Par nos ménades déchirés,  
 Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,  
 Orné nos portes triomphales  
 Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,  
 Cruel même dans son repos,  
 Vient sourire aux succès de sa rage farouche,  
 Et, la soif encore à la bouche,  
 Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence  
 Dignes de notre liberté,  
 Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,  
 Dignes de l'atroce démence  
 Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté.

## II

*Saint-Lazare*

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie  
 Ouvre ses cavernes de mort,



Pâtre, chiens et moutons, toute la bergerie  
 Ne s'informe plus de son sort.  
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,  
 Les vierges aux belles couleurs  
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine  
 Entrelaçaient rubans et fleurs,  
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.  
 Dans cet abîme enseveli,  
 J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.  
 Accoutumons-nous à l'oubli.  
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,  
 Mille autres moutons, comme moi  
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,  
 Seront servis au peuple-roi.  
 Que pouvaient mes amis ? Oui, de leur main chérie  
 Un mot, à travers ces barreaux,  
 A versé quelque baume en mon âme flétrie ;  
 De l'or peut-être à mes barreaux...  
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.  
 Vivez, amis; vivez contents.  
 En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre ;  
 Peut-être en de plus heureux temps  
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,  
 Détourné mes regards distraits ;  
 A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.  
 Vivez, amis ; vivez en paix.

## III

*Saint-Lazare*

De mâle constance et d'honneur  
 Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,  
 Pour lui quelle ombre de bonheur,  
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles.  
 Quels pleurs d'une noble pitié,  
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,  
 Quels beaux échanges d'amitié  
 Font digne de regrets l'habitable des hommes ?  
 La peur blême et louche est leur dieu.

Le désespoir !... le fer. Ah ! lâches que nous sommes,  
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.  
 Vienne, vienne la mort ! Que la mort me délivre !  
 Ainsi donc, mon cœur abattu  
 Cède au poids de ses maux ? Non, non, puissé-je vivre !  
 Ma vie importe à la vertu ;  
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,  
 Dans les cachots, près du cercueil,  
 Relève plus altiers son front et son langage,  
 Brillants d'un généreux orgueil.  
 S'il est écrit aux cieus que jamais une épée  
 N'étincellera dans mes mains,  
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée  
 Peut encor servir les humains.  
 Justice, vérité, si ma bouche sincère,  
 Si mes pensers les plus secrets,  
 Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère,  
 Et si les infâmes progrès  
 Si la risée atroce ou (plus atroce injure !)  
 L'encens de hideux scélérats  
 Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,  
 Sauvez-moi ; conservez un bras  
 Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge  
 Mourir sans vider mon carquois !  
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange  
 Ces bourreaux barbouilleurs de lois,  
 Ces tyrans effrontés de la France asservie,  
 Egorgée !... O mon cher trésor,  
 O ma plume ! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !  
 Par vous seuls je respire encor.  
 Quoi ! nul ne restera pour attendre l'histoire  
 Sur tant de justes massacrés ;  
 .....  
 .....  
 Pour consoler leurs fils, leurs veuves et leurs mères ;  
 Pour que des brigands abhorrés  
 Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance ;  
 Pour descendre jusqu'aux enfers  
 Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,  
 Déjà levé sur ces pervers ;

Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice '  
 Allons, étouffe tes clameurs ;  
 Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.  
 Toi, Vertu pleure si je meurs.

---

## IV

*Composé le 7 thermidor, peu d'instant avant d'aller  
 au supplice.*

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre  
 Animent la fin d'un beau jour,  
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.  
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;  
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée  
 Ait posé sur l'émail brillant,  
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
 Son pied sonore et vigilant,  
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !  
 Avant que de ses deux moitiés  
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  
 Peut-être en ces murs effrayés  
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
 Escorté d'infâmes soldats,  
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

.....

---

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE . . . . .	1

## BUCOLIQUES

L'Oaristys . . . . .	1
L'Aveugle . . . . .	6
La Liberté . . . . .	14
Le jeune Malade . . . . .	19
Le Mendiant . . . . .	22
Lydé . . . . .	31
La jeune Tarentine . . . . .	34
La jeune Locrienne . . . . .	35

## FRAGMENTS D'IDYLLES

<i>J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle</i> . . . . .	36
<i>Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur</i> . . . . .	36
<i>Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre</i> . . . . .	36
<i>Tu gémiss sur l'Ida, mourante, échevelée</i> . . . . .	37
<i>Épilogue. — Ma muse pastorale aux regards des Français</i> . . . . .	37

## ELÉGIES

<i>O lignes que sa main, que son cœur a tracés</i> . . . . .	39
<i>Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire</i> . . . . .	42
<i>Aux frères de Pange</i> . . . . .	42
<i>A de Pange l'aîné</i> . . . . .	44
<i>Au chevalier de Pange</i> . . . . .	47
<i>Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude</i> . . . . .	49
<i>J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse</i> . . . . .	50
<i>O Muses, accourez ; solitaires divines</i> . . . . .	51
<i>Souvent le malheureux songe à quitter la vie</i> . . . . .	54
<i>O jours de mon printemps, jours couronnés de roses</i> . . . . .	56
<i>Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis, C'est elle</i> . . . . .	58
<i>L'art des transports de l'âme est un faible interprète</i> . . . . .	59
<i>Reste, reste avec nous, ô père des bons vins</i> . . . . .	60
<i>Souffre un moment encor ; tout n'est que changement</i> . . . . .	62
<i>Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède</i> . . . . .	63
<i>Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête</i> . . . . .	65
<i>A Le Brun</i> . . . . .	67
<i>Hier, en te quittant, enivré de tes charmes</i> . . . . .	69
<i>Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille</i> . . . . .	70
<i>La lampe</i> . . . . .	72
<i>Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux</i> . . . . .	74
<i>Aux deux frères Trudaine</i> . . . . .	77
<i>A Le Brun. — Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire</i> . . . . .	80



## FRAGMENTS D'ÉLÉGIES

Pages

<i>Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle</i> .....	84
<i>Que son œil voyageur de peuples en déserts</i> .....	84

## POÈMES

L'Invention.....	86
L'art d'aimer.....	96

## HYMNES

A la France .....	102
La Liberté .....	106
Sur les Suisses .....	106

## ODES

<i>O mon esprit ! au sein des cieuz</i> .....	108
Le jeu de Paume .....	110
Aux premiers fruits de mon verger .....	123
A Fanny. — <i>Non, de tous les amants les regards, les soupirs</i> .....	124
— <i>Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire</i> .....	125
— <i>Mai de moins de roses, l'automne</i> .....	126
A Fanny malade.....	127
Versailles .....	129
A Charlotte Corday .....	131
La jeune captive .....	133
A Mlle de Coigny .....	135

## IAMBES

<i>Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres</i> .....	136
<i>Quand au mouton bêlant la sombre boucherie</i> .....	136
<i>De mâle constance et d'honneur</i> .....	137
<i>Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre</i> .....	139

